Traité
des Maladies
du Poumon

M. Coste

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/traitdesmaladi00cost

TRAITÉ
DES MALADIES
DU POUMON.

TRAITÉ

DU FOUNION.

TRAITÉ
DES MALADIES
DU POUMON.

Par M. COSTE, Conseiller, Docteur en Médecine, ancien Médecin des Gardes de Sa Majesté le Roi de Prusse.

Patet omnibus veritas, nondum est occupata: multum ex illâ etiam futuris relictum est. *Senec.*

A PARIS,
Chez HERISSANT fils, rue S. Jacques.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TRAITÉ

DES MALADIES

DU POUMON.

A MONSIEUR

LE BARON VAN SWIETEN,
premier Médecin de Sa Majesté
Impériale la Reine de Hongrie.

MONSIEUR,

JE vous prie d'accepter ce petit Traité-Pratique, non pas comme un présent que je veuille vous faire,

mais comme un tribut légitime que je dois à vos lumières, & à vos talens supérieurs. Eclairez-moi s'il vous plaît, sur les défauts que vous y trouverez : vous engagerez ma reconnoissance, & je serai toujours avec la plus parfaite considération,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur COSTE, Conseiller, Docteur en Médecine.

A Paris le 4 Mars 1767.

PRÉFACE.

LE Poumon eſt l'organe le plus léger & le plus délicat du corps humain ; la moindre choſe peut l'offenſer ; l'impreſſion ſeule de l'air peut le bleſſer. Il eſt ſujet à quantité de maladies fâcheuſes, dont la moindre peut devenir promptement mortelle : & ce ſont celles-là dont je vais parler.

Je propoſerai la méthode que j'ai ſuivie dans le traitement des différentes maladies du Poumon ; j'expoſerai ce qu'on doit craindre & ce qu'on doit eſpérer dans chacune en particulier ; & j'indiquerai les ſecours qui m'ont paru les plus propres à prolonger la vie de ceux qu'il eſt phyſiquement impoſſible de guérir.

Abandonnant les ſyſtêmes à ceux qui les aiment, je n'en

ferai point ; ils ſont à la fois le plus grand ridicule de l'eſprit, & l'opprobre des ſciences. Les faits & l'expérience ont ſeuls le pouvoir d'éclairer les hommes, & ils ne ſavent abſolument rien de vrai en quelque genre que ce ſoit, que ce qu'ils ont puiſé dans ces deux ſources. Je ne dirai que ce que j'ai obſervé ſur les malades, & ce que j'ai trouvé dans quantité de cadavres. Il y aura quelques obſer-

vations dans le cours de l'Ouvrage, & je donnerai à la fin la façon de préparer les médicamens qu'il faut administrer dans ces différentes maladies

TABLE
DES CHAPITRES.

De l'inflammation du Poumon. page 1

II. *De la Vomique.* 10

III. *Péripneumonie fausse.* 23

IV. *De la Pleurésie.* 26

V. *Du Catharre.* 32

VI. *Du Tubercule.* 36

VII. *De l'Asthme.* 43

VIII. *Pourriture du Poumon causée par le virus Vénérien.* 53

IX. *Effets du mauvais air sur le Poumon.* 57

X. *Du Poumon flétri.* 66

XI. *Du vomissement de sang.* 70

XII. *Vomissement de sang, causé par la suppression des règles.* 79

XIII. *De l'Ulcère du Poumon.* 86

SECONDE PARTIE.

I. *Traitement de l'inflammation du Poumon.* 91
II. *Traitement de la Vomique.* 94
III. *Traitement de la Péripneumonie.* 96
IV. *Traitement de la Pleuréſie.* 98
V. *Traitement du Catharre.* 100
VI. *Traitement du Tubercule.* 102
VII. *Traitement de l'Aſthme.* 104
VIII. *Traitement du Poumon gâté par le virus Vénérien.* 110
IX. *Traitement des maladies du Poumon cauſées par le mauvais air.* 113
X. *Traitement du Poumon flétri.* 115
XI. *Traitement du Vomiſſement de ſang.* 119
XII. *Traitement de l'Ulcère du Poumon.* 125
Formules. 130
Autre manière. 131

Fin de la Table.

TRAITÉ

TRAITÉ
DES MALADIES
DU POUMON.

CHAPITRE I.

De l'inflammation du Poumon.

Les causes de l'inflammation du Poumon sont en si grand nombre, que rien ne seroit plus ennuyeux que d'en faire le détail. Je ne donnerai que les plus fréquentes, & je négligerai toutes celles qui sont trop recherchées : le mal seul est important ; la cause l'est fort rarement. La principale & la plus connue du Pu-

blic, c'eſt tout excès de mouvement capable d'échauffer juſqu'à la ſueur, à laquelle ſuccède un refroidiſſement trop ſubit, ſoit par le repos, ſoit par un coup de vent. Par exemple, une marche trop précipitée, la courſe, la danſe, des exercices violens, des travaux pénibles, trop d'agitation à cheval, ſont tous capables d'augmenter le mouvement du ſang, & d'en faire paſſer une ſi grande quantité dans le Poumon, que les vaiſſeaux qui y ſont en grand nombre en ſeront bientôt trop diſtendus & trop remplis. Si une partie de ce ſang y ſéjourne long-tems, ou s'y arrête par le froid, ou par quelque autre cauſe que ce puiſſe être, l'inflammation commence; la difficulté de reſpirer ſurvient; la fiévre, quoique d'abord aſſez médiocre, ne ceſſe pas; elle augmente vivement; la toux eſt forte; le malade eſt en danger.

Cette inflammation, quelque petite même qu'on puiſſe l'imaginer, ne cédera jamais qu'à la ſaignée pluſieurs fois répétée : elle eſt abſolument ſeule capable de déſemplir les grands vaiſſeaux & d'y faciliter le retour du ſang qui s'eſt arrêté dans ceux du Poumon. Il ſeroit abſurde dans une maladie dont les ſuites ſont ſi redoutables, de prétexter que le malade, quel qu'il fût, eſt trop foible pour qu'on puiſſe le ſaigner : s'il a été aſſez fort pour ſe procurer cette maladie, il eſt cent fois plus fort qu'il ne faut pour ſupporter la ſaignée ; il n'y a pas de milieu, fût-il même incapable de ſe ſoutenir, il faudroit d'abord lui tirer du ſang pour arrêter les progrès de l'inflammation dont je viens de parler ; autrement l'endroit du Poumon enflammé ſuppurera bientôt, & le malade en mourra certainement par l'imprudence de celui qui auroit été

assez peu éclairé pour n'avoir pas connu l'alternative. Laquelle des deux conduites, en effet seroit la plus sensée ; ou de mener un homme robuste au tombeau avec toute sa force, crainte de l'affoiblir par la saignée ; ou bien d'ôter pour un instant un peu des forces de cet homme, & le faire vivre quarante ans de plus ?

Il n'y a qu'une voix unanime parmi les Médecins expérimentés ; ils ont tous vu que pour empêcher le malade de mourir à la suite des inflammations de poitrine, il faut le saigner jusqu'à ce que tous les symptomes menaçans aient disparu. *Boerhaave*, *Mead*, *Baglivi*, & tous ceux qui leur ressemblent, sont positifs sur cela. Certainement si la plus légère inflammation de poitrine n'est pas promptement arrêtée, détruite par la saignée ; bientôt la diminution du pouls, des petits frissons, des sueurs demi-froides, une difficulté

de reſpirer plus grande, vous diront que la ſuppuration ſe raſſemble pour former un grand abcès dans le Poumon. Que deviendra la matière de cet abcès quand il eſt formé ? ou bien elle ſe répandra dans la poitrine s'il vient à s'y rompre, ou bien le malade la rendra par la bouche, ſoit en la vomiſſant preſque tout-à-coup, ſoit en la vuidant en pluſieurs jours. Mais cet état eſt très-périlleux; n'étoit-il pas infiniment plus prudent de le prévenir que de l'attendre ?

Quand on connoît que l'abſcès du Poumon a répandu dans la Poitrine la matière qu'il contenoit, il faut le preſſer de la faire ſortir par l'opération de l'empième ; & ſi l'on traite le malade convenablement, il y a beaucoup de certitude qu'il en guérira : ſi au contraire on eſt follement timide au point de retarder l'opération, cette ſuppuration deviendra putride, ou elle tuera le malade.

Soit que l'abcès du Poumon ait été rendu par la bouche, soit que s'étant répandu dans la poitrine on l'ait évacué par l'inciſion, il faut mettre d'abord le malade à l'uſage des remèdes balſamiques pour nettoyer & déterger la poche qui contenoit le pus, & pour conſolider le vaſte ulcère que ce vuide a laiſſé. Il faut faire prendre ces remèdes en grande quantité: ce ſont les ſeuls capables d'effectuer la guériſon. On ne doit pas négliger un régime convenable; mais il faut bien prendre garde que la diète ne ſoit pas trop ſévère: ſi on exténue le malade par une diète trop peu capable de le nourrir, il mourra, faute de pouvoir recruter ſuffiſamment des ſucs nourriciers déja trop appauvris.

Quand l'inflammation du Poumon a été preſque générale & qu'elle les a occupés tous deux, elle aura attiré une ſuppuration affreuſe, dont l'un & l'autre ſeront remplis; ou bien quan-

tité de petits abcès ſemés à des diſtances preſque égales, y paroîtront partout. Plus on aura négligé la ſaignée dans le temps de l'inflammation, plus il ſe formera de ſuppuration. Souvent il ne ſe forme qu'un gros abcès dans chaque Poumon; on les rend quelquefois aiſément par la bouche; quelquefois ils ſe rompent tous deux dans la poitrine. Il arrive ſouvent auſſi, que ſans la moindre trace d'aucun abcès diſtinct, le Poumon eſt tout abreuvé de matière, à-peu-près comme une éponge eſt abreuvée d'eau quand elle y a trempé. Coupez ces Poumons à l'ouverture des cadavres, il n'en découle rien; preſſez-les, la ſuppuration en ſort abondamment de toute part.

Chez les perſonnes âgées, j'ai vu que quand l'inflammation du Poumon en occupoit le milieu, ſoit d'un côté, ſoit des deux, il s'y formoit une humeur à-peu-près groſſe com-

me le poing, ſur-tout quand on ne les avoit pas ſaignés. La difficulté de reſpirer eſt alors très-grande ; le malade ne ſent aucune douleur ; la fièvre eſt très-vive, le pouls petit. Les friſſons, les ſueurs froides ſe ſuccèdent ; l'aſſoupiſſement léthargique ne ceſſe plus ; le malade meurt le 5 ou le 6 jour. Ces groſſes tumeurs ſe convertiſſent promptement en gangrène : quand on les fend en deux, à l'ouverture des cadavres, elles offrent une couleur livide preſque noire, elles exhalent une odeur volatile urineuſe ; ce qui eſt certainement le ſigne d'une gangrène déja fort avancée.

Si une ſeule moitié du Poumon, ayant été vivement enflammée, vient à ſuppurer ; cette moitié peut totalement ſe réſoudre en matière, & ce Poumon eſt anéanti. Cette matière répandue remplit tout un côté de la poitrine ; la peſanteur

cauſe une grande difficulté de reſpirer ; le malade perd la voix. Si dans cet état on ne lui fait promptement l'opération de l'empième, quantité de cette ſuppuration repaſſe dans le ſang & elle empoiſonne le malade : des vertiges, des foibleſſes, des ſueurs froides, annoncent qu'il va mourir dans un quart-d'heure. A l'ouverture du cadavre on trouve quatre ou cinq livres de ſuppuration auſſi blanche & auſſi épaiſſe que de la crême, mais plus de Poumon : de l'autre côté on trouve le Poumon bien conſtitué & tout entier. La ſuppuration n'a eu lieu que parcequ'on n'a pas arrêté l'inflammation par des ſaignées ſuffiſantes ; & la matière a tué le malade, parcequ'on ne l'a pas évacuée par l'opération de l'empième. J'en ai une infinité d'exemples, que la diſcrétion m'oblige de taire.

⁂

CHAPITRE II.

De la Vomique.

QUAND l'inflammation du Poumon se fixe à l'endroit où les bronches ont encore un certain diamètre, elle y fait naître souvent de fort gros abcès. La difficulté de respirer alors est presque suffoquante ; la fièvre est très-forte ; elle diminue quand toute la suppuration est rassemblée. Les frissons parcourent successivement toutes les parties du corps ; l'abcès se rompt, le malade le vomit aisément en moins d'une demi-heure : il continue pendant huit ou douze jours à cracher une étonnante quantité de matière qui se rassemble pendant son sommeil qui est alors plus doux & plus tranquille ; il respire plus à son aise ; mais la toux devient importune bientôt après, & la fièvre lente commen-

ce. Il eſt temps de recourir promptement aux remèdes balſamiques, pour nettoyer la pourriture de cette poche qui contenoit l'abcès, & pour empêcher qu'une trop grande quantité de ſuppuration ne repaſſe dans le ſang, & que le malade ne reſte phtiſique : cela ne tarderoit pas, parceque l'ulcère étant négligé il deviendroit calleux ; & c'eſt l'accident le plus funeſte : j'en ai beaucoup d'exemples. On connoît cet état du malade à la qualité de la ſuppuration qu'il crache, c'eſt-à-dire qu'elle eſt alors aqueuſe à-peu-près comme du petit lait ; la toux eſt convulſive ; elle ne ceſſe qu'à la mort qui n'eſt jamais éloignée en pareil cas. Si au contraire cette ſuppuration eſt d'une conſiſtance uniforme, reſſemblante à de la crême, il y a beaucoup d'eſpoir ; le malade en guérit ſouvent. Cette ſuppuration eſt quelquefois verte, quelquefois jaune, n'importe, pourvu qu'elle ne

ſoit pas trop ſéreuſe, l'eſpoir doit encore être entier : mais ſi elle devient puante, couleur de ſouris, ou brune, la mort n'eſt pas loin.

J'ai vu quantité d'autres vomiques ſurvenir à la ſuite de quelques coups violens reçus à la poitrine, ſoit par devant, par le côté, ou par le dos. D'autres auſſi, cauſées par des coups d'épée dans le Poumon, & certainement la plupart ont été très-bien guéries. J'en ai vu une ſingulière à l'Hôpital de Berg. Un Grenadier du Régiment de Piémont, nommé Villeneuve, reçut un coup d'épée dans le Poumon par le dos. L'inflammation, la violence de la fièvre firent craindre pour ſa vie pendant huit à dix jours : alors les accidens ayant ceſſé, la difficulté de reſpirer devint ſuffocante. Vers le ſeizième jour de la maladie, lorſqu'on en déſeſpéroit, & à l'inſtant qu'on pânſoit la plaie, ſoit qu'on

eût touché le Poumon trop rudement avec la ſonde, il prit au malade une toux très-violente ; l'abcès qui s'étoit formé dans le Poumon ſe rompit ; il rendit par la bouche & par la plaie du dos une affreuſe quantité de matière mêlée de ſang. On l'a traité comme il convient de traiter conjointement l'empième & la vomique, & il a très-bien guéri.

Un Officier du premier Bataillon des Gardes de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe, s'étant échauffé dans une manœuvre militaire, fut ſaiſi d'une légère douleur au Poumon ; on négligea de le ſaigner, la fièvre devint aſſez vive, & elle dura 15 jours ; alors elle diminua ; la difficulté de reſpirer augmenta au point d'être alarmante ; les friſſons ſe faiſoient ſentir quatre à cinq fois par jour. Cette indiſpoſition n'empêcha pas le malade de faire ſon ſervice ; le zèle l'emportoit chez lui ſur la prudence.

Un matin étant de garde, il tomba dans une grande foibleſſe accompagnée de ſueurs froides, qui firent craindre pour ſes jours. Avant que je fuſſe arrivé à ſon ſecours, il rendit par la bouche une vomique dont la quantité de matières mélées au ſang pouvoit aller à plus d'une livre. Il cracha pendant quinze à vingt jours une ſi grande quantité de ſuppuration verte & jaune, que tous ſes amis en furent effrayés. Cet Officier a été très-bien guéri, & il a fait toutes les campagnes de la dernière guerre : il ne lui eſt reſté qu'une légère difficulté de reſpirer : d'ailleurs il eſt très-robuſte, muſculeux, & fort vif, ſans autre inconvénient que cette reſpiration un peu gênée, & cet accident eſt toujours la ſuite d'un Poumon retréci & cicatriſé : il n'y a perſonne qui ayant rendu un grand abcès du Poumon, ne ſoit dans le même cas pour le reſte de ſa vie. J'ai

trouvé dans de très-vieux cadavres, des traces d'une vomique rendue & guérie ; le Poumon d'un côté de la poitrine n'étoit pas gros comme le poing.

Il arrive souvent que les deux Poumons sont à la fois si violemment enflammés, qu'il n'est pas possible d'en arrêter l'incendie. La fièvre est alors terrible ; les yeux & le visage sont ardens ; le malade ne crache que des flegmes mêlés de sang ; il ne peut presque plus respirer. Le cœur, le péricarde, la plèvre, le diaphragme sont entraînés dans cette funeste destruction ; le délire, les sueurs froides, la suffocation annoncent une mort inévitable & très proche. A l'ouverture de ces cadavres on trouve que toutes les parties de la poitrine qui ont été enflammées sont d'un noir obscur ; elles sont molles, humides, puantes & gangrénées. Les hommes robustes

trop adonnés à la boiſſon des liqueurs ſpiritueuſes, périſſent de cette redoutable maladie, plutôt que ceux qui ſont plus foibles : la vomique alors n'a jamais lieu.

Quand l'inflammation qui ſaiſit les deux Poumons n'eſt pas de cette violence, elle ſe termine toujours par la ſuppuration, ſi on a négligé de ſaigner ſuffiſamment. Alors les deux côtés de la poitrine ſont remplis de matière ; le malade ne peut preſque plus reſpirer, il devient bouffi ; il eſt blanc comme un marbre des pieds à la tête, parcequ'une grande quantité de cette matière a repaſſé dans le ſang ; les Poumons ſe détruiſent preſque totalement. Les friſſons, les ſueurs froides, les hocquets ſe ſuccèdent fort vite ; le malade meurt ſubitement. Si au contraire il arrive que cette énorme quantité de matière au lieu de ſe répandre dans la poitrine, reſte enfermée dans les

Poumons

Poumons comme dans deux ſacs; elle prend ſon cours par la bouche, & elle ſuffoque le malade, qui meurt en rendant ces monſtrueuſes vomiques.

Il en eſt des inflammations du Poumon comme de toutes les autres; elles peuvent ſe terminer par la réſolution, par la gangrene, par la ſuppuration, ou par l'induration. Si l'inflammation finit par l'induration du Poumon, jamais elle ne manque de produire l'hydropiſie de poitrine, ſurtout quand elle n'a eu lieu que d'un ſeul côté; alors il arrive très-ſouvent que l'eau épanchée dans la cavité, pouſſe & fait boſſe au dehors des côtes, préciſément comme quand cette cavité contient beaucoup de matière. Mais il importe très-peu que ce ſoit de l'eau ou de la matière qui ſe ſoit accumulée dans la poitrine, il faut dans l'un & dans l'autre cas, donner, par l'opération de l'empième

une iſſue libre à ces liqueurs épanchées de quelque part qu'elles ſe préſentent, autrement le malade eſt bientôt ſuffoqué.

On connoît ordinairement que c'eſt de l'eau qui eſt dans la poitrine, quand on eſt certain que le malade n'a pas eu une fièvre trop violente dans le temps de ſon inflammation du Poumon; quand il conſerve un aſſez bon viſage malgré la difficulté de reſpirer qui l'accable; quand il n'a pas eu de friſſons; quand toute la peau de ſon corps eſt à-peu-près d'une teinte naturelle; quand le viſage eſt bouffi ſans trop de pâleur, & que les paupières & les pieds commencent à s'enfler.

Si au contraire l'inflammation du Poumon & la fièvre ont été violentes, que des friſſons bien marqués ſe ſoient fait ſentir ſouvent; ſi le malade eſt d'un pâle blanc de marbre & qu'il ait quelquefois des foi-

bleſſes accompagnées de ſueurs demi-froides, on peut être très-certain alors que la poitrine ne contient que de la ſuppuration.

J'ai vu très-ſouvent dans des cas de ſuffocations, cauſées par des épanchemens dans la poitrine, tirer par une ſeule ponction faite entre les dernières fauſſes côtes, juſqu'à quatre livres de ſuppuration. Mais quand on a attendu juſques-là, on a toujours attendu trop tard : le malade meurt vingt-quatre heures après l'opération. Si l'on veut réuſſir il faut être beaucoup plus actif: dès le premier inſtant qu'on a les ſignes d'un épanchement dans la poitrine, il faut faire l'ouverture qui n'eſt pas fort douloureuſe, & qui n'eſt abſolument jamais dangereuſe par elle-même, ce ſera le moyen de conſerver la vie à beaucoup de perſonnes : en différant trop, on les perdra toutes.

Il eſt une maladie du Poumon aſ-

ſez rare, & dont je n'ai eu que trois exemples dans l'eſpace de trente-ſix ans. On ne peut jamais la deviner ſi l'on n'a pas recherché à la connoître par l'ouverture des cadavres de ceux qui en ſont morts. On vous préſente un malade foible, décharné, qui a perdu la voix au point que vous avez même de la peine à l'entendre quand il vous parle à l'oreille; il ne donne pas le moindre ſigne de reſpiration; il ſe plaint ſans ceſſe que l'air lui manque; il ne touſſe ni ne crache jamais; il n'a preſque point de pouls; on ne le ſent que très-loin de l'endroit où il a coutume de battre; quelquefois on ne le ſent nulle part. Cet homme ſans fièvre, ſans douleur, ſans accidens, meurt en une minute. Quelle eſt cette maladie? un Poumon très-vaſte, entier, attaché à tout l'intérieur de la poitrine, ſans tubercule, ſans abcès, ſans tumeur, ſans hydropiſie, mais

devenu d'une ſubſtance auſſi ferme & auſſi pulpeuſe que le foie ; incapable d'admettre l'air néceſſaire à la reſpiration ; n'offrant preſque point de paſſage à la circulation du ſang, ayant par conſéquent perdu tout mouvement. Cette rare maladie a commencé par une légère inflammation, qui ayant inveſti peu à peu tout l'intérieur de la poitrine, & toute la ſurface de la membrane qui revêt le Poumon, a réuni ces parties & les a collées l'une à l'autre. Le mouvement du Poumon étant preſque arrêté par cette jonction, ce viſcère s'eſt engorgé de plus en plus ; il s'eſt obſtrué ; la circulation s'y eſt ralenti ; bientôt elle ne s'y pouvoit plus faire ; le cœur n'en recevoit preſque plus de ſang pour le chaſſer dans les artères ; le pouls devoit donc être imperceptible ; le mouvement du cœur, cet unique moteur de toute la machine humaine, alloit en diminuant,

& arrivoit insensiblement au terme de repos, qui étoit une mort douce & imprévue.

CHAPITRE III.

Péripneumonie fauſſe.

SOIT en Automne, ſoit en Hiver, les vieilles gens qui s'expoſent au grand froid, ſont aiſément ſaiſis d'une inflammation du Poumon qui devient d'abord ſuffocante & mortelle ; elle tue le malade en très-peu de jours. Cette inflammation du Poumon eſt cependant toute ſemblable à la précédente : il n'y a que cette différence, que les vieilles gens ayant moins de ſang & moins de feu, l'incendie eſt moins vif. Le pouls eſt d'abord foible & lent, la difficulté de reſpirer eſt très-grande ; le pouls ſe relève ; il devient dur & fort ; la quantité de lymphe gluante & viſqueuſe qui bouche le Poumon de toute part, diminue bientôt la reſpiration au point qu'elle n'eſt plus ſen-

ſible ; le pouls diminue auſſi, & il ſe perd enfin. Les ſueurs froides & l'aſſoupiſſement léthargique ne ceſſent plus : le malade meurt le 3 ou le 4 jour.

Il faut être prompt à diſtinguer cette maladie, & plus prompt encore à dégager le Poumon par deux ſaignées tout au plus, & ſe hâter d'en détourner l'embarras par des laxatifs ſouvent & conſtamment répétés, autrement la ſuffocation vous préviendra, & à l'ouverture du cadavre vous trouverez le Poumon violet, noir, & tout gonflé.

Les grands veſſicatoires appliqués aux deux jambes, depuis le jaret juſqu'au talon, font des effets merveilleux dans cette maladie, ſi on les poſe dès qu'elle commence : ils ſuffiſent pour l'emporter totalement en moins de douze jours, pourvu qu'on les laiſſe conſtamment tout ce temps-là, obſervant de les changer tous

les

les trois jours. L'écoulement des ſéroſités & de la ſuppuration produit une ſi puiſſante diverſion, qu'elle ſauve preſque toujours le malade, quand on n'a pas perdu de temps.

CHAPITRE IV.

De la Pleuréſie.

LA Pleuréſie n'eſt point une maladie du Poumon, je n'en parle ici que parcequ'elle peut y communiquer des accidens fâcheux. Cette maladie n'eſt autre choſe qu'une inflammation de la membrane délicate qui double toute la poitrine, & qu'on nomme la plèvre. Cette inflammation eſt ſi douloureuſe à l'endroit qu'elle affecte, que le malade n'oſe pas reſpirer : chaque fois qu'il reſpire cependant, il ſent des douleurs cruelles. La fiévre eſt quelquefois obſcure, variée ; mais elle devient bientôt très-violente. Le malade ne commence à touſſer que quand cette inflammation s'eſt communiquée au Poumon : ſans cela, on touſſe très-rarement.

Si, au commencement de la maladie, la saignée a été négligée, la plèvre enflammée suppurera, il s'y forme un abcès plus ou moins vaste. Si cet abcès se rompt au-dedans de la poitrine, il y répand la matière qu'il contenoit, & cette matiere pourrit le Poumon. Si la suppuration se forme au dehors de la plèvre vers les côtes, la matière fuse dans le tissu cellulaire ; elle fait au-dehors de la poitrine un abcès qui perce quelquefois de soi-même, sinon elle glisse sur les os du sternum qu'elle pénètre, qu'elle carie, & dans ce cas-là le malade meurt toujours de la consomption. Si cette suppuration ayant fusé par le tissu cellulaire, comme je viens de le dire, se porte vers le bas, elle peut produire un dépôt au diaphragme, au foie, dans le mésentère, sous la matrice, sous la vessie. Dans ces différens incidens il arrive presque toujours que les ma-

lades reſtent phthiſiques. Quelquefois auſſi, la plèvre enflammée au lieu de ſuppurer, s'épaiſſit; elle durcit; elle s'oſſifie. Alors la poitrine n'eſt plus doublée d'une membrane quatre fois plus mince qu'une mouſſeline, mais elle ſe trouve doublée d'une lame oſſeuſe, de l'épaiſſeur d'un demi doigt; & le malade meurt, après avoir trainé une triſte vie, qui n'eſt jamais longue, & qui eſt certainement toujours languiſſante.

Si l'inflammation, que celle de la plèvre a communiqué au Poumon, n'eſt que légère, ces deux parties s'uniront, & le Poumon reſtera attaché aux côtes. Le malade pourra vivre vingt ans avec une conſtante difficulté de reſpirer; cependant elle ſera cauſe de ſa mort par la ſuite. Mais ſi la Pleuréſie fait naître au Poumon une inflammation plus violente, il ſuppurera bientôt, & le malade ſera expoſé à tous les accidens

funeſtes dont j'ai parlé à l'article de l'inflammation du Poumon en particulier.

La ſaignée n'eſt pas moins néceſſaire dans la Pleuréſie, que dans l'inflammation du Poumon; elle eſt abſolument & indiſpenſablement le premier ſecours qu'on doive dans l'inſtant apporter à l'une & à l'autre: elle doit être même très-vivement répétée dans la Pleuréſie; parceque ſi l'on ne parvient pas bientôt à empêcher la ſuppuration, les meilleurs moyens auroient peu de ſuccès après qu'elle ſera formée; & l'on pourroit légitimement rejeter ſur la mal-adreſſe du Médecin, la mort d'une perſonne qu'on eût pu ſauver très-aiſément, ſi la ſotte timidité ou le manque d'intelligence ne s'y fût oppoſée.

Quand le Poumon eſt ſeul attaqué, on peut y faire paſſer beaucoup de remèdes capables de le débaraſſer; mais en eſt-il de même pour la plè-

vre ? Ce qui peut arriver de plus favorable quand l'abcès de la Pleuréſie eſt formé, c'eſt qu'il perce audehors de la poitrine ; s'il perce audedans, il faut très-promptement faire ſortir la matière par l'inciſion de l'empième, & l'on pourra guérir le malade.

L'accident le plus fréquent qui ſurvienne à la ſuite d'une Pleuréſie mal traitée, c'eſt l'adhérence du Poumon à la plèvre, accompagnée de ſuppuration. On connoît aiſément cette maladie fâcheuſe, parceque le malade crache de la matière parfaitement digérée, & qu'il reſſent une douleur très-vive & très-conſtante à l'endroit de cette adhérence où étoit le ſiège de l'inflammation dans le commencement de la maladie. Dès que l'on a ces ſignes réunis, qui ne peuvent jamais être équivoques, il eſt abſolument néceſſaire de faire ouverture à la poitrine ſur le lieu indiqué, pour donner iſſue à la ſup-

puration, & empêcher que le Poumon ne ſe détruiſe en entier. On aura alors la facilité de ſeringuer immédiatement dans l'ulcère, les remèdes propres à le guérir. Si à l'endroit où le malade ſent de la douleur, il ſe préſente un petit œdême, la certitude que c'eſt-là préciſément le lieu du dépôt ou de l'ulcère, eſt équivalente à une démonſtration; on peut y faire ouverture en toute ſureté, n'importe de quel côté ni à quel endroit de la poitrine que ce ſoit: c'eſt un moyen très-capable de procurer une bonne guériſon. Si on le néglige le malade eſt perdu, par les raiſons que j'en donnerai plus loin.

CHAPITRE V.

Du Catharre.

Ce qu'on nomme vulgairement Catharre, ou rhume du cerveau, n'eſt pas, comme le croyoient fauſſement les Anciens, un flux d'humeurs deſcendant immédiatement du cerveau. Le cerveau ne raſſemble point d'humeurs ; il n'a nul réſervoir pour les contenir, ni nulle route pour les laiſſer échapper.

Tout ce qui eſt capable d'arrêter la tranſpiration au viſage & à la tête, peut cauſer le Catharre. Ce prétendu rhume du cerveau, n'eſt autre choſe qu'une ſurabondance de ſéroſités & de *mucus*, arrêtés dans toute la membrane pituitaire. Cette ſurabondance de liqueurs arrêtées, gonfle & enflamme bientôt toute cette membrane pituitaire. Cette inflammation

deſcend très-ſouvent dans la gorge, & elle y cauſe la ſquinancie; ou bien elle s'avance dans la trachée-artère, & elle va porter l'incendie dans le Poumon : c'eſt alors ce qu'on nomme un rhume tombé ſur la poitrine. Ce rhume dégénère très-ſouvent en une inflammation totale du Poumon, & l'on eſt expoſé à perdre la vie pour avoir mépriſé une légère indiſpoſition que l'on croit être fort indifférente. Nous voyons tous les jours que quand on a négligé la ſaignée dans un rhume du cerveau accompagné de fièvre, on en doit redouter les ſuites.

Il eſt une autre eſpèce de Catharre ou de rhume, qui commence immédiatement par la poitrine. Les cauſes les plus ordinaires de celui-ci, ſont d'avoir eu les pieds mouillés, ou trop froids; d'avoir reſpiré le brouillard ou un air glacial; d'avoir été ſaiſi d'un grand froid en ſortant

d'un appartement trop chaud ; & cent autres causes de la même espèce, qui peuvent arrêter la transpiration. Il ne faut pas oublier de dire que de dormir à découvert dans un fauteuil, ou sur un canapé, immédiatement après le diner, est une cause certaine des plus fâcheux rhumes de poitrine.

Ce rhume de poitrine commence par une petite inflammation de la membrane délicate qui tapisse la trachée artère & les bronches du Poumon. Cette petite inflammation cause d'abord la fièvre ; la toux seche survient ; la suppuration ne tarde pas à se former ; les crachats suppurés s'annoncent le sixième ou le septième jour ; ils sont verds, jaunes, blancs, épais ; l'inspiration seule de l'air cause de grandes douleurs aux endroits enflammés & déja écorchés, dépouillés par la suppuration ; la toux est alors fort fréquente, douloureuse ; la fièvre devient violente ; l'inflam-

mation & la ſuppuration s'étendent enfin à tout le Poumon ; le malade devient phthiſique, & il en peut mourir ſi l'on n'y apporte promptement les ſecours néceſſaires. On voit qu'un rhume négligé peut pourrir tout le Poumon & tuer le malade. Deux ou trois petites ſaignées faites à propos dès le commencement de ce rhume, euſſent prévenu tout le déſordre, & la mort.

CHAPITRE VI.

Du Tubercule.

TUBERCULE ne veut dire autre chose qu'une petite tumeur : mais on emploie ce mot pour désigner un très-petit abcès du Poumon. Il est fort rare qu'il ne s'en trouve qu'un ou deux à l'ouverture des cadavres de ceux qui en sont morts ; rien au contraire n'est plus fréquent que d'en trouver douze, vingt, trente ; quelquefois les deux Poumons en sont totalement chargés. Quand les tubercules sont en si grand nombre, ils n'excèdent pas la grosseur d'une aveline ; quand ils sont aussi gros que des muscades, on n'en trouve pas plus de douze ; s'ils sont de la grosseur d'un œuf de pigeon, on n'en voit que deux ou trois : mais alors ce ne sont vraiment pas des tuber-

cules ; ils méritent le nom de gros abcès.

Rien au monde n'eſt plus capable de pourrir le ſang, & de le diſpoſer à la ſuppuration, que de trop manger de viande. Les perſonnes qui mangent beaucoup de ragoûts, de jus, de coulis, d'eſſences de jambons ; ſont très-ſujets au Tubercule. A plus forte raiſon, les grands mangeurs qui ſoupent tous les jours & qui n'ont pas beaucoup d'exercice, en ſont-ils ſouvent affectés ; leurs Poumons en ſont quelquefois tout pourris.

Parmi les cauſes fréquentes de conſomption, qui ſont particulières à l'Angleterre, la quantité de viande qu'on a coutume d'y manger doit être conſidérée comme la plus puiſſante. On ne voit nulle part en Europe autant de Poumons ſuppurés : les Médecins de cette Nation ſont très-habiles en général, & fort exer-

cés dans le traitement des maladies du Poumon.

Je ne dirai pas comment se forment les tubercules : ils se forment comme tous les autres abcès. Il suffira de dire que c'est une remarque constante en pratique de Médecine, que les Tubercules sont ordinairement plus mortels que les grands abcès du Poumon. On doit se souvenir que tout ce qui est capable d'attirer la plus légère inflammation dans le Poumon ; tout ce qui peut l'obstruer, le farcir, le boucher, ou le gêner le moins du monde, peut faire naître le Tubercule, & quantité de Tubercules.

Une jeune Demoiselle âgée de dix ans, d'une complexion très-délicate, fut prise d'une toux très-violente. On lui donna pendant dix jours tout ce que l'on crut capable de la calmer : cependant cette toux continuoit sans cesse, & cet enfant étoit souvent sur

le point d'expirer. Ayant été appelé à ſon ſecours le onzième jour de la maladie, je lui trouvai le pouls très-vif, très-petit ; elle avoit une fort grande difficulté de reſpirer, mais pas la moindre douleur à la poitrine. Il lui prit en ma préſence un accès de toux ſi violent, que je vis preſque l'inſtant où elle alloit ſuffoquer ; la reſpiration s'étant arrêtée un moment, ſon viſage devint noir, & c'eſt ce qui arrive preſque toujours dans la toux convulſive : on en meurt quelquefois en touſſant. Je lui fis d'abord tirer une taſſe & demie de ſang du bras, & j'ordonnai qu'on en tirât autant le ſoir. Il ne me fut pas difficile de voir qu'il ſe formoit un gros Tubercule dans le Poumon, ou plutôt un petit abcès. La toux ayant beaucoup diminué par le moyen des deux ſaignées, & d'une infuſion de tuſſilage adoucie avec du miel blanc, le ſommeil devint plus long ; & le danger

de la ſuffocation n'étoit plus à craindre. Le dix-ſeptième jour de la maladie, l'enfant rendit par une toux un peu forte, la matière du Tubercule qui ſe rompit dans cet inſtant ; & ſuivant ce que j'en vis, la quantité de matière ſuppurée qu'elle avoit rendue alloit à près d'une once. La ſenſibilité de l'ulcère qui reſtoit au Poumon, augmenta bientôt la toux, & elle devint plus fréquente qu'auparavant. Une autre ſaignée de ſix onces l'arrêta en deux jours : & moyennant l'uſage des Remèdes balſamiques, cette jeune Demoiſelle qui avoit craché de la ſuppuration pendant quatre mois, fut parfaitement guérie.

J'ai trouvé des malades qui étoient ſujets à rendre par la bouche deux ou trois fois par an, la matière ſuppurée du Tubercule ; & cette ſuppuration duroit deux ou trois mois. J'en ai connu d'autres qui ne manquoient

jamais

jamais d'en être régulièrement incommodés aux approches de l'hiver, & ces retours étoient exactement périodiques tous les ans. Cette indisposition est assez fréquente chez les femmes qui ont cessé à 50 ans d'avoir leurs règles ; & chez les hommes du même âge, dont les hémorroïdes fluentes ont été détournées.

Le traitement de tous ces Tubercules doit rentrer dans la règle générale que je vais donner pour la suppuration du Poumon. Il importe très-peu qu'un abcès soit grand ou petit ; les moyens de guérir l'un servent à guérir l'autre. Il est assez fréquent de trouver à l'ouverture des cadavres de ceux qui sont morts du Tubercule, une quantité étonnante de ces petits abcès dont la matière est pétrifiée, & plus dure que de la craie : ils sont ordinairement dans ce cas-là, la vraie cause d'un Asthme

abſolument incurable, & promptement mortel.

Quand les malades ſurvivent aux accidens qui accompagnent ordinairement les différentes maladies dont j'ai parlé juſqu'ici, & qu'il leur eſt reſté des ulcères aux Poumons, ou des petits abcès qui ſuppurent ; il s'agit de prévenir promptement la phthiſie ou la conſomption, qui ſuivroit néceſſairement. Il faut être actif & diligent, & s'occuper ſérieuſement à corriger la qualité de la matière, à en diminuer l'abondance, & empêcher qu'elle ne repaſſe dans le ſang. Si l'on ſe conduit bien, & que l'on commence encore à temps, on aura la ſatisfaction de ſauver la vie à quantité de malades, qu'il n'eſt que trop ordinaire de croire deſeſpérés, & qui le deviennent effectivement, parce qu'on a cru trop tôt qu'ils l'étoient.

CHAPITRE VII.

De l'Asthme.

UNE autre maladie du Poumon, qui n'est pas moins dangereuse que toutes celles dont j'ai parlé ci-devant ; maladie incommode & toujours effrayante ; dont les espèces sont assez nombreuses, & qu'on désespère de pouvoir jamais guérir, c'est l'Asthme. Ce mot *Asthme* ne signifie que difficulté de respirer : mais une difficulté de respirer n'est jamais que le symptôme d'une autre maladie souvent plus dangereuse encore. Je ne parlerai ici que de l'Asthme qui est causé par quelque maladie du Poumon : il y a cent autres causes de difficulté de respirer qui n'en dépendent jamais.

S'il est arrivé à la suite d'une légère inflammation de la membrane

dont la trachée artère & les bronches du Poumon ſont doublées, que ces membranes ſoient reſtées gonflées, engorgées, épaiſſies; elles auront de beaucoup rétréci le paſſage de l'air néceſſaire à la bonne reſpiration. Le malade, quelque effort qu'il faſſe pour reſpirer, ſentira que l'air lui manque; il voudra reſpirer plus ſouvent pour ſuppléer à ce défaut; & cependant il ſera toujours mal à ſon aiſe, & l'air lui manquera toujours.

Rien n'eſt plus fréquent que de voir quantité de malades reſter Aſthmatiques à la ſuite d'une maladie du Poumon mal traitée. Les petites extrémités des bronches reſteront obſtruées; elles ne permettront pas le paſſage à l'air qui doit arriver dans les veſſicules; la reſpiration ſera courte & ſouvent répétée. Ce ſera bien pis encore quand la ſubſtance même du Poumon ſera engorgée:

elle peut l'être par le gonflement de ſes glandes, par la deſtruction & la cicatrice de ſes veſſicules qui auront ſuppuré, ou qui ayant été engorgées de ſang ou de lymphe, ſe ſeront totalement bouchées : enfin elles peuvent l'être par des concrétions gélatineuſes, ou pierreuſes, il n'y en a que trop d'exemples.

D'autres ne ſont aſthmatiques, que parceque les glandes filtrant une trop grande quantité de *mucus* épais, tous les paſſages de l'air les plus déliés en ſont ſans ceſſe bouchés & accablés ; & quoique le malade en rende ſouvent plus d'une livre ou deux par jour, il s'en forme continuellement une ſi grande abondance, que celle qui vient d'être rendue, eſt ſans ceſſe ſuivie d'une autre.

La plus fâcheuſe cauſe de l'Aſthme, c'eſt l'abus des liqueurs ſpiritueuſes. Non ſeulement ces funeſtes

liqueurs deſsèchent les vaiſſeaux ſanguins, les veſſicules, & les petites bronches du Poumon; mais auſſi elles épaiſſiſſent ſi fort la lymphe, qu'elle s'arrête par tout dans le Poumon, & qu'elle le bouche abſolument. Tout ce viſcère n'eſt bientôt plus qu'une maſſe preſque auſſi ſolide que la rate: il eſt impoſſible que l'air puiſſe entrer en quantité ſuffiſante dans ce Poumon, ni qu'il puiſſe y paſſer aſſez de ſang pour entretenir le mouvement du cœur dont toute la vie dépend. Ceux qui ſe réduiſent à cet état de deſtruction, ſont abſolument perdus. A l'ouverture de leur cadavre, non ſeulement on leur trouve un Poumon ſolide & maſſif, mais ſouvent auſſi les grandes bronches ſont oſſifiées & remplies de concrétions pierreuſes.

Les perſonnes qui mangent trop de viande ſont Aſthmatiques d'aſſez bonne heure. Cet aliment produit

un ſang trop gélatineux, trop gluant: ce ſang s'arrête aiſément dans les petits vaiſſeaux capillaires qui arroſent les veſſicules du Poumon, & les extrémités des bronches. Ces petits veſſicules s'obſtruent, ſe bouchent, elles n'admettent preſque plus d'air, la reſpiration eſt plus d'à moitié perdue; la circulation du ſang languit; le malade devient foible; il maigrit; il eſt bientôt phthiſique; & il meurt lorſqu'on s'y attend le moins. Ou bien, ce qui eſt encore une autre fin plus fâcheuſe de cette eſpèce d'Aſthme, les malades périſſent hydropiques ſans qu'il y ait le moindre ſecours à leur offrir. Il en faut dire autant de ceux qui vivent de trop de beurre, de porc, de viandes & de poiſſons fumés & ſalés, ou d'autres ſemblables alimens dont la propriété la plus connue, eſt moins celle de nourrir que de pourrir le ſang & de boucher le

Poumon. Par cette ſeule raiſon, l'Aſthme eſt infiniment plus fréquent en Angleterre, en Flandre, en Hollande, & généralement dans le Nord, que dans tout le reſte de l'Europe; les bons Médecins de ces différentes Nations en conviennent; cette maladie n'eſt preſque pas connue chez les Peuples qui vivent d'alimens légers, de fruits, & de légumes.

Les tumeurs ſquirreuſes du Poumon qui ſont la ſuite d'une inflammation mal traitée, cauſent une eſpèce d'Aſthme totalement incurable; nul ſecours humain ne peut l'enlever: on peut ſeulement par la ſaignée répétée tous les deux ou trois mois à la quantité d'une taſſe, ſoulager les malades: ce moyen prudemment employé, conjointement avec un régime bien entendu, fera vivre le malade dix ans de plus que s'il avoit été négligé: il en mourra cependant,

cependant, & ce ſera par l'hydropiſie. De même ſi faute d'avoir été ſaigné dans une légère inflammation de poitrine, le Poumon s'attache aux côtes, le malade aura la reſpiration gênée toute la vie. Ses jours pourront être un peu longs, mais ils en ſeront de beaucoup abrégés.

On ne ſoupçonne pas ordinairement, que d'être expoſé à reſpirer ſouvent la pouſſière, dans une promenade, dans un voyage, dans quantité de travaux auxquels les hommes ſe ſoumettent, puiſſe être une cauſe de l'obſtruction du Poumon, & conſéquemment d'un Aſthme ſouvent incurable. Je ſais les frivoles objections que le vulgaire oppoſe à cette vérité. Les plus grands Médecins conviennent que quantité de perſonnes, ſoit parceque leur profeſſion les y contraint, ſoit parce qu'elles s'y expoſent par ignorance, périſſent de maux de poitrine pour

avoir reſpiré de la pouſſière. On trouve à l'ouverture des cadavres de quelques Artiſans, qui ſont devenus Aſthmatiques pour avoir admis trop de pouſſiere dans leur Poumon en reſpirant, des obſtructions funeſtes, & ſouvent des pétrifications. Tels ſont entre autres, les Plâtriers, les Meuniers, les Boulangers, les Parfumeurs, les Tailleurs de pierre, les Maçons, les Forgerons, & quantité d'autres parmi leſquels j'ai toujours remarqué beaucoup d'Aſthmatiques. Tout le monde touſſe en entrant dans un appartement que l'on balaie, la pouſſière paſſe dans le Poumon, & elle l'irrite. Que ſera-ce donc, ſi tous les jours on eſt enveloppé d'un atmoſphère de pouſſière dans lequel il faut reſpirer continuellement. Les amateurs de la promenade & les voyageurs courent les mêmes dangers dans des endroits où la pouſſière vole.

C'eſt bien pis encore, ſi l'on ſe promène ou ſi l'on voyage dans des routes ſableuſes, il en peut réſulter de violentes hémorragies du Poumon, ou bien un Aſthme pierreux, qui ne laiſſe preſque pas de reſſource. On eſt quelquefois aſſez heureux pour rendre par la toux, des pierres très-groſſes & très-longues, dans l'Aſthme pétrifié; le malade reſpire d'abord plus à ſon aiſe, il eſt mieux pluſieurs mois de ſuite; j'en ai des exemples: on peut quelquefois en guérir. Cependant il arrive ordinairement que cet Aſthme pierreux détruit le malade par des hémorragies du Poumon, par des abcès qu'il y fait naître, par des ulcères. L'hydropiſie de poitrine en eſt ſouvent la ſuite, ou bien la ſuffocation tue le malade dans une minute.

Quand on a été ſujet aux fluxions de poitrine, à la Pleuréſie, s'il reſte une difficulté de reſpirer, on ſera

Asthmatique toute la vie sans le moindre espoir de guérison. Parce que, soit qu'on ait rendu une vomique qui aura beaucoup consommé du Poumon; soit que ce Poumon ait été trop diminué par une suppuration plus lente qu'on aura rendu par les crachats; il restera retréci, flétri, & quelquefois très-dur, ou bien il se sera attaché à la plèvre, au médiastin, ou au diaphragme, à la suite d'une légère inflammation négligée dans l'une & l'autre circonstances; le Poumon ne pourra jamais plus avoir le mouvement libre, ni recevoir la quantité d'air nécessaire à la conservation de la vie. La carrière d'un tel malade est souvent racourcie de moitié: son Poumon ruiné le mène à la mort, en le faisant passer par des routes pleines de douleurs & d'amertume.

CHAPITRE VIII.

Pourriture du Poumon causée par le virus Vénérien.

LES personnes de l'un & de l'autre sexes, peuvent dès leur plus tendre jeunesse être attaquées du virus vénérien. Les enfans ont souvent le malheur de l'hériter de leurs parens, même avant la naissance ; ou bien ils le prennent avec le lait d'une nourrice infectée. On sait comment les adultes s'en empoisonnent ; les occasions n'en sont que trop fréquentes.

La violence de ce virus accable les enfans de cent infirmités déplorables. Les moindres sont des dartres, des pustules, des condilomes, des écrouelles, des os cariés ou tortus, des bosses pardevant & par derrière, des yeux bientôt privés de la lumière, &c. Mais ce qu'il y a de

plus redoutable pour ces innocentes victimes, c'eſt que le virus ſe jette ſur leur Poumon : il eſt bien rare qu'ils puiſſent ſurvivre à ce déſaſtre.

Quand les grandes perſonnes ont, depuis quelques années, le ſang infecté du virus Vénérien, c'eſt ordinairement le Poumon qui s'en reſſent le plus. Cet organe délicat, qu'un ſang vicié arroſe à chaque inſtant, en eſt quelquefois totalement corrodé, ulcéré, pourri : le malade dans une phthiſie preſque déſeſpérée, s'anéantit de plus en plus; il meurt. Le plus ſûr moyen de retarder ſa mort, c'eſt de le paſſer habilement par les remèdes pour détruire le virus Vénérien, qui eſt le principe de la maladie du Poumon. Il arrive quelquefois que ces moyens étant employés par une main ſavante, on réuſſit à guérir la ſuppuration vérolique de ces poitrines délabrées : mais le Poumon à moitié détruit & tout flétri, ne

permettra jamais que le malade reprenne un état de ſanté & de vigueur bien ſatisfaiſant : il aura vécu vingt ans de plus, & c'eſt tout. J'ai ouvert beaucoup de cadavres de ceux qui étoient morts d'une conſomption vérolique ; je leur ai trouvé les Poumons fort petits, rétrécis, & tout abreuvés de matière : ſouvent des petits Poumons conſommés nageoient dans une grande quantité d'eau, dont la poitrine étoit pleine.

Il n'eſt pas difficile de détruire le virus vérolique d'un homme qui eſt devenu Poumonique par un ſang qui en a été infecté. Mais ſi la ſuppuration a cauſé des ulcères aux Poumons, ce qui arrive quand on a trop différé le traitement, il faut enſuite les cicatriſer par les balſamiques. Il faut être bien attentif à la méthode du traitement, à la doſe des frictions, au temps qu'on aura employé, & ne pas ſortir des bornes, par-delà leſquel-

les on ne trouve que la mort du malade. Si par une fortune toute singulière le Poumon n'étoit pas trop consommé, & que la suppuration cessât bientôt par l'usage des balsamiques, le malade pourroit, s'il étoit encore jeune, reprendre toute sa vigueur & vivre quarante ans de plus. Mais il est bien rare qu'ils y fassent attention lorsqu'il est encore temps, & qu'ils veuillent donner à leurs Médecins l'occasion de faire un demi miracle.

CHAPITRE IX.

Effets du mauvais air sur le Poumon.

Il est une cause de la pourriture du sang & du Poumon, à laquelle on ne fait nulle attention; cause dont nous sommes environnés sans cesse presque de toute part dans les grandes villes : c'est la puanteur, & la corruption de l'air qui s'en ensuit. Si quelqu'un en doute, ou bien s'il le conteste, il mérite qu'on le plaigne.

1.° Le mauvais air des Hôpitaux est si funeste, qu'il cause des maladies épidémiques, & très-souvent une demie peste qui se répand dans toute la ville: elle s'annonce par des fièvres putrides, des dissenteries, des furoncles, des abcès dans le Poumon.

2.° L'air pestiféré qu'on respire

dans les Egliſes, où l'on a l'imprudente coutume d'enterrer les morts, peut cauſer des maladies redoutables, & il fait mourir quantité de braves Citoyens, qui ne ſoupçonnent jamais qu'un air infecté des exhalaiſons des cadavres puiſſe les empoiſonner : cet air ſeul eſt capable de tuer en peu de jours les enfans délicats que l'on y expoſe indiſcrétement. Quels ſeroient les hommes aſſez peu éclairés pour ignorer la force des vapeurs mortelles qu'exhalent les cimetières d'une grande ville, où l'on enterre vingt mille morts tous les ans? Les perſonnes les plus robuſtes ne peuvent jamais réſiſter au pouvoir d'un air pourri ; que ſera-ce donc pour celles qui ſont délicates ?

3.° L'air couvé & putride de toutes les priſons, diſperſe la contagion dans les plus grandes villes : la peſte & les maladies contagieuſes y ont commencé très-ſouvent, & elles

ſe ſont portées juſque dans les Provinces.

4.° Les excrémens, que la populace dépoſe dans tous les Jardins publics ; ſur tous les Quais ; deſſous tous les petits Ponts & les Guichets ; ſur tous les Boulevards ; ſur tous les bords de la Rivière ; ſous tous les portiques des Louvres ; autour de tous les grands Edifices ; & dans mille autres ſemblables endroits, exhalent en Eté, une infection qui cauſe des maladies dont quantité d'Habitans périſſent. Beaucoup d'autres Citoyens ne doivent les diſſenteries, les fièvres putrides, & les maladies du Poumon qui les emportent, qu'à l'odeur infecte que diſperſent des Egouts puants, que les Fontainiers qui en ont la garde n'ont pas ſoin de laver continuellement nuit & jour, & que les gens qui les ont conſtruits, n'ont pas eu la précaution de couvrir d'un bout à l'autre, pour

en étouffer le poiſon. Interrogez tous ceux qui en habitent les environs, ils vous diront que les vapeurs empeſtées s'en font ſentir à plus de mille pas de diſtance : approchez-en vous-même à cette diſtance, vous n'en douterez pas long-temps.

5.° La plus terrible cauſe de deſtruction qui puiſſe arriver à une Armée de cent mille hommes, ce n'eſt ni le fer ni le plomb de l'Ennemi, c'eſt l'air ſeul infecté par l'odeur des excrémens pourris de ces hommes campés : c'eſt cet air corrompu, qui dans trois mois fait miſérablement périr la moitié de cette Armée. Un air gâté, tue quelquefois plus ſubitement qu'une balle de mouſquet ; on tombe mort à la première inſpiration : nous en avons une infinité d'exemples (*) : concluez actuellement de cette force, aux

(*) *Daily advertiſes, front* 47. *to.* 49. *and mead, on the plague.* London.

effets d'un air empoiſonné, que nous reſpirons en détail de tous les côtés où nous portons nos pas.

6.° Un Vaiſſeau qui met à la voile avec mille hommes d'équipage, revient dans ſa Patrie avec cinquante ou ſoixante tout au plus. N'allez pas croire que les alimens aient le plus contribué à leur perte : ſachez que c'eſt l'air pourri, qui s'exhale de la cale & des ponts, où les hommes ſont enfermés, qui les fait tous mourir : la preuve en eſt beaucoup plus que démontrée. On a trouvé chez nos Voiſins, les moyens de prévenir les horribles ravages de l'air corrompu ; ils s'en ſervent avantageuſement, & ils conſervent la vie à une infinité d'hommes, qui ſont certainement le ſeul & l'unique bien d'un Etat. (*)

(*) *Foul air extracted out of ships : by Samuel Sutton.* London. 1749.

7.° Quand nous reſpirons un air corrompu, ce qu'il contient de plus ſubtilement infecte, ſe mêle immédiatement à notre ſang : le Poumon qui l'a reçu le premier en eſt bientôt affecté ; le cœur en eſt quelquefois ſaiſi, il s'arrête à l'inſtant, & l'on tombe mort : ou bien, ces miaſmes empoiſonnés gâtent dans le Poumon le ſang & la lymphe qui y circulent ſans ceſſe en grande quantité ; les glandes & les vaiſſeaux de ce viſcère s'y engorgent ; elles ſe pourriſſent ; elles ſuppurent ; il s'y forme de petits abcès dont on meurt preſque néceſſairement, à cauſe du trop de putridité, & de la malignité qui les accompagnent. Tant de ſages Médecins de Londres ont écrit contre les terribles effets du mauvais air, qu'on n'y bâtit plus d'Hôpitaux qu'aux dehors de la ville : on y a pris même la prudente réſolution d'abattre les Priſons, dont les Habitans

étoient ſouvent infectés, & de les reconſtruire très-loin dans la campagne.

Il faut ſe ſouvenir que tout malade à qui il ſurvient des maux de poitrine, pour avoir reſpiré un air corrompu, ne guérira jamais ſi on ne le place d'abord dans une maiſon bien expoſée à un air très-ſain & très-vif. Tous les Chirurgiens habiles, tous les Médecins ſavans, conviennent que la cauſe de la mort de la pluſpart des malheureux qui périſſent dans les grands Hôpitaux, n'eſt autre choſe que le mauvais air qu'on y reſpire : c'eſt à cette raiſon ſeule qu'ils attribuent l'impoſſibilité d'y guérir quantité de maladies très-ſérieuſes, dont on échappe preſque toujours quand on eſt ailleurs que dans un Hôpital : nous en avons des preuves continuelles.

8.° Tous les endroits où les eaux ſéjournent dans de grands canaux,

dans des baſſins, dans des marais, dans des prairies; dans des étangs, ou dans des lacs; exhalent plus ou moins toute l'année, un air très mal ſain: en Eté il devient peſtiféré, & il tue quantité de perſonnes. Cet air eſt plus redoutable que la peſte; parceque quand celle-ci s'annonce, tout le monde fuit; & qu'on ne ſoupçonne pas même que l'autre puiſſe être nuiſible: on le reſpire conſtamment. On peut voir à combien de maux fâcheux ſont ſujets ceux qui habitent ce qu'on nomme vulgairement des Pays-Bas. Parcourez les trois Flandres marécageuſes, la Hollande, la Weſtphalie baſſe, le Holſtein, le Mecklenbourg, la Poméranie, les bords de la Baltique; parcourez ces Régions aquatiques, ſur-tout en Eté; liſez ce qu'on a écrit ſur l'impoſſibilité de rendre habitable une quantité d'autres contrées trop humides; vous ſaurez bientôt que l'air

qui

qui eſt le premier principe de la vie. eſt toujours le premier principe de la mort, dès qu'il ceſſe d'être pur. Conſultez les écrits des Médecins obſervateurs, vous verrez qu'ils ont eu ſouvent les occaſions de ſe convaincre, que les exhalaiſons puantes, de quelque part qu'elles procédent, ſont partout une cauſe certaine de la deſtruction de l'eſpèce humaine. (*)

(*) *Mead, of Venonous exhalations from Earth, poiſonous airs, aud Waters.*

CHAPITRE X.

Du Poumon flétri.

CEUX qui se sont épuisés avec les femmes, tombent immédiatement dans une consomption très-difficile à réparer. Ces hommes commencent par devenir foibles; ils maigrissent; ils perdent l'appétit; la digestion ne se fait plus; le sommeil s'envole, & le peu qu'il en reste est toujours agité. La poitrine ne tarde pas à devenir languissante; la voix se perd; le pouls est presque insensible; & la phthisie la plus redoutable s'en ensuit, quoique le Poumon n'ait pas suppuré.

A l'aspect d'un homme énervé par cette débauche, on peut presque toujours conclure de l'état de sa figure, à celui de son Poumon. Ouvrez trois ou quatre de ces cadavres,

vous en ſerez étonné. On peut cependant les ſecourir & les rendre à la vie, quand ils ſont encore jeunes; pourvu qu'ils veuillent ſe réſoudre à devenir prudens.

Quantité d'autres perſonnes, ſoit hommes, ſoit femmes, deviennent ſujets à la flétriſſure du Poumon, quoiqu'ils aient été très-ſages. Le chagrin, trop de fatigue, des alimens trop peu nourriſſans, ou pris en trop petite quantité, auront corrompu ou appauvri leur ſang : par conſéquent les ſucs nourriciers qui devoient ſervir au ſoutien de toute la machine, étant alors dépravés & inſuffiſans, laiſſeront tomber la perſonne dans une conſomption de tout le corps, & le Poumon y participera très-vite. La ſuite de cette eſpèce d'anéantiſſement du Poumon eſt preſque toujours une hydropiſie de poitrine, d'autant plus ſans reſſource, qu'elle dégénère en cette fatale ma-

ladie qu'on nomme *Anaſarque*. A l'ouverture de ces cadavres noyés & gonflés d'eau des pieds à la tête, on trouve des petits Poumons, flétris, retrécis, deſſéchés.

J'ai vu beaucoup de perſonnes mourir de la flétriſſure du Poumon; ſurtout, des femmes inconſolables de la perte d'un époux, ou d'un enfant tendrement chéri. Elles tomboient bientôt dans un état de phthiſie déplorable, & étant conduites par des gens qui n'y entendoient rien, elles périſſoient miſérablement, parcequ'on les traitoit comme ſi elles euſſent été Poumoniques. On les mettoit ſottement au lait pour toute nourriture. C'étoit l'eſtomac qu'il falloit rétablir, & l'eſprit qu'il falloit conſoler pour obtenir la guériſon, & ne pas conſeiller le lait pour toute nourriture à des gens auxquels il eſt auſſi funeſte que pourroit l'être la *cigüe* ou l'*aconit*. J'ai vu des hom-

mes d'un caractère parfaitement intègre, & remplis d'honneur, mourir des ſuites de la flétriſſure du Poumon, cauſée par la triſteſſe, pour avoir reçu des affronts dont leur cœur ne pouvoit pas ſupporter l'opprobre. On verra bientôt que ce n'eſt pas du lait qu'il faut donner dans cette maladie.

CHAPITRE XI.

Du vomiſſement de ſang.

QUAND les vaiſſeaux du Poumon ſont rompus par quelque cauſe que ce ſoit, on vomit beaucoup de ſang très-vermeil. On en rend ſouvent une ſi grande quantité, que le malade & tous ceux qui en ſont témoins, ne peuvent ſe diſpenſer d'en être effrayés : j'ai vu qu'on pouvoit en perdre pluſieurs livres dans un moment, & je l'ai vu très-ſouvent.

Les cauſes les plus fréquentes de ces ſortes d'hémorragies du Poumon, ſont des efforts trop violents, de toutes eſpèces ; des paſſions exceſſives ; des coups reçus à la poitrine ; l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, & beaucoup d'autres accidens dont le détail eſt ſuperflu. Quand les vaiſ-

ſeaux qui ont été rompus dans le Poumon, ne ſont pas d'un diamètre fort large, on ne crache d'abord qu'une quantité de ſang médiocre : mais ſi l'on n'y apporte pas les ſecours néceſſaires, le malade en crache tous les jours, & cela peut durer pluſieurs années. Si au contraire ces vaiſſeaux rompus ſont très-larges, la perſonne peut en rendre ſi abondamment, qu'elle en mourra en peu de jours, ou même dans une heure de temps. Dans ce redoutable accident, ce qui peut arriver de plus avantageux au malade, c'eſt qu'il s'évanouiſſe : cela ſeul arrête le ſang; un caillot ſe forme, & il ferme l'ouverture du vaiſſeau déchiré ; la foibleſſe du cœur ralentit la circulation du ſang ; ſon cours ne fait plus d'efforts ſuffiſans pour repouſſer le caillot ; le malade vit encore : mais s'il n'eſt promptement ſecouru de façon à prévenir le retour de l'hémorragie,

elle aura bientôt lieu tout de nouveau, dès qu'il aura repris un peu de forces.

Si les récidives du vomiſſement de ſang ſont trop fréquentes, elles exténueront le malade; il mourra de langueur, ou bien d'hydropiſie. Si la déchirure qui a laiſſé échapper le ſang, commence à ſuppurer, & c'eſt ce qui arrive très-fréquemment, il s'y formera une plaie, la ſuppuration augmentera dans peu; la toux, la fièvre lente, les friſſons, la maigreur, la conſomption enfin s'en enſuivront, & il ſera difficile de ſauver le malade.

J'ai vu preſque une infinité de perſonnes, qui ayant reçu des coups violens à la poitrine, rendoient à l'inſtant pluſieurs livres de ſang par la bouche: cette hémorragie recommençoit quelques jours après, & ces malades mouroient de conſomption ou d'hydropiſie. Beaucoup d'autres,

tres, conduits prudemment, guériſſoient parfaitement.

Une jeune Dame de très-grande ſtature, née de parens fort robuſtes, & âgée de 24 ans, fut ſaiſie d'une hémorragie du Poumon, vers les quatre heures du matin, après s'être trop agitée à la danſe le ſoir précédent. Les ſuites de ce vomiſſement de ſang, qui avoit eu beaucoup de récidives, avoient réduit la malade à un état de phthiſie très-caractériſée: elle étoit pâle, foible, maigre, touſſant nuit & jour, ſujette à des ſueurs froides, ayant les ongles toujours violets, les mains toujours froides; elle crachoit le matin une grande quantité de ſuppuration; il y avoit près de deux ans qu'elle étoit dans ce triſte état; elle-même & tous ſes amis en déſeſpéroient. Je la fis ſaigner deux fois en huit jours, ordonnant qu'on ne tirât qu'une taſſe & demie de ſang à chaque fois. Je

ſavois par expérience, que quoiqu'un phthiſique fût preſque déſeſpéré, la ſaignée étoit le plus ſûr moyen d'arrêter la toux convulſive, qui ôte tout ſommeil, & faiſant rendre par le vomiſſement tout ce qu'on a pris d'alimens, met les malades totalement hors d'état de recevoir le moindre ſecours, & les mène certainement à la mort. La toux en effet fut arrêtée ; le ſommeil devint plus doux & plus long ; les ſueurs froides diminuèrent. Cette lueur de mieux nous a donné le temps de faire agir les balſamiques, de préparer l'eſtomac à de meilleures digeſtions, & de faire prendre des nourritures plus capables de réparer l'appauvriſſement du ſang, & d'augmenter les forces. La malade en moins d'un an a été très-bien guérie ; elle a repris ſon embonpoint, ſes belles couleurs, & toute ſa gaieté.

Un jeune homme de 24 ans, auſſi

vif que courageux, s'étant livré à une violente colère dans un petit combat, fut saisi deux heures après, d'une si grande hémorragie du Poumon, que les plus savans Médecins de la ville de Montpellier en furent effrayés. Ces Médecins prudens ont très-bien rétabli le malade, qui avoit vomi près de quatre livres de sang en leur présence, dans l'espace de sept à huit jours. Ce jeune homme bien guéri est revenu à Paris, aussi alerte qu'il l'avoit toujours été. Cependant, un an après, l'hémorragie recommença, & cette personne rendit dans un Jardin public, près de deux livres de sang par la bouche il tomba en foiblesse; il fallut le reporter chez lui. L'endroit du Poumon où les vaisseaux s'étoient rompus, commença bientôt à suppurer: la toux, la fièvre lente, les frissons, les sueurs nocturnes se succédèrent; la phthisie ou consomption étoit déja

avancée lorſque je fus conſulté. Quelques conſeils de ma part, & beaucoup de prudence de celle du malade l'ont totalement guéri dans l'eſpace de ſix mois. Depuis l'Hiver dernier il s'eſt toujours bien porté, & à l'inſtant où j'écris ceci, il nous mande qu'il engraiſſe beaucoup.

Un jeune Officier des Gardes de ſa Majeſté le Roi de Pruſſe, s'étant trop agité en jouant au Ballon, fut pris à l'inſtant d'une violente hémorragie du Poumon : il rendit par la bouche une étonnante quantité de ſang pendant quinze jours. Je ne fus appelé à ſon ſecours qu'un mois après, lorſqu'il étoit très-mal, & que la ſuppuration du Poumon étoit déja grande. Tous ſes crachats ſuppurés étoient mêlés de ſang, & le malade paroiſſoit exténué. Je lui preſcrivis tout ce qui étoit convenable à ſon état préſent, & je l'envoyai vivre à la campagne, quoique

ce fût au milieu de l'Hiver ; il y prit ſes remèdes balſamiques, & il obſerva exactement le régime convenable ; au bout de ſix mois il fut totalement bien rétabli.

Les fatigues de la guerre, qui ſe déclara deux ans après, causèrent à ce jeune Officier une récidive de l'hémorragie du Poumon. Il attribua ce nouvel accident à la dure néceſſité où il avoit été réduit de paſſer trois jours & trois nuits ſur la neige, ſans avoir d'autre couvert que le Ciel. Il n'héſita pas un inſtant à reprendre les remèdes qui l'avoient tiré d'affaire la première fois, & il ſe rétablit très-bien tout en faiſant la guerre. Je le vis en 1763, c'eſt-à-dire neuf ans après ſon premier accident, & il jouiſſoit d'une ſanté parfaite.

Je me ſuis trouvé dans une poſition qui exigeoit de moi toutes les attentions poſſibles pour prévenir la

mort de quantité de perſonnes à qui il arrivoit ſouvent de très-violentes hémorragies du Poumon. La première queſtion étoit d'arrêter ce vomiſſement de ſang le plutôt poſſible, & de prévenir la phthiſie, qui manque rarement d'être la ſuite d'une grande ſuppuration, qui ſe fait à l'endroit du Poumon déchiré par où s'eſt échapé le ſang que ces malades ont rendu. Je dirai bientôt quels moyens j'employois.

CHAPITRE XII.

Vomiſſement de ſang, cauſé par la ſuppreſſion des règles.

Les femmes ont les organes du corps beaucoup plus délicats que ceux des hommes; elles ne ſont capables ni de s'occuper aux mêmes travaux, ni de faire les mêmes efforts, ſans riſquer de ſe rompre quelque vaiſſeau dans le Poumon: elles ſont ſujettes à un état de plénitude ſanguine qui leur eſt particulière. Cette plénitude eſt la cauſe unique des évacuations de ſang qui leur arrive tous les mois; & quand par quelque accident cette évacuation eſt arrêtée en partie, ou totalement ſupprimée, la quantité qui devoit s'échaper par les règles ſe répartit proportionnellement dans tous les autres vaiſſeaux ſanguins. Le-

Poumon qui eſt d'une ſtructure très-délicate, & dont les gros vaiſſeaux ne ſont ſoutenus d'aucune partie ſolide, étant alors trop diſtendus par une ſurabondance de ſang, peuvent aiſément ſe rompre, & c'eſt ce qui arrive très-ſouvent. Le vomiſſement de ſang dans ce cas-là peut devenir bientôt funeſte.

Quand les vaiſſeaux du Poumon ne ſe ſont pas rompus pour laiſſer échapper par le vomiſſement, tout le ſang qui a été retenu par les règles ſupprimées, il arrive que preſque tous les viſcères du ventre en ſont gonflés & obſtrués : il arrive auſſi que ſouvent la matrice en eſt ſi prodigieuſement chargée qu'elle ſe gonfle extraordinairement ; elle s'engorge, elle durcit ; il s'y forme un abcès, qui en ſe vuidant cauſe une grande ſuppuration : cet abcès laiſſe ordinairement des ulcères très-fâcheux dans le fond de la matrice ;

la malade eſt bientôt épuiſée, conſommée. Si au contraire les vaiſſeaux du Poumon ſe déchirent pour laiſſer échapper par la bouche le ſang des règles ſupprimées, la perſonne en rend une quantité ſurprenante. La déchirûre de ces vaiſſeaux rompus ne pouvant pas ſe cicatriſer aſſez tôt, laiſſe encore le mois ſuivant échaper par la bouche une quantité de ſang plus grande que celle qui eût paſſé par la matrice. Les règles enfin ayant pris leur route par cette voie extraordinaire, peuvent y paſſer pluſieurs années : mais comme les artères du Poumon ſont capables de fournir beaucoup de ſang, il arrive ordinairement que la malade en eſt bientôt affoiblie ; elle maigrit ; elle ſe conſomme ; elle meurt de langueur, d'hydropiſie. Quelquefois auſſi, les bords de la rupture du Poumon, par où l'hémorragie s'eſt faite, commencent à ſuppurer ; la

fièvre lente survient ; la malade tousse par l'irritation de la plaie qui est très sensible ; le sommeil se perd ; cette plaie forme enfin un ulcère douloureux, qui laissant filtrer beaucoup de suppuration, en fournit assez pour que toute la masse du sang en soit remplie. Des-lors toutes les parties du corps n'étant plus arrosées que d'un sang suppuré, la machine & ses fonctions périclitent ; la malade est phthisique ou en consomption. C'est l'état où sont réduites beaucoup de femmes & de filles chez qui la suppression des règles a causé le vomissement de sang.

J'ai vu de jeunes filles qui ayant atteint l'âge de puberté, & n'ayant point encore eu leurs règles, avoient la matrice aussi grosse qu'une femme enceinte de quatre mois : ces jeunes filles rendoient tous les mois beaucoup de sang par la bouche, qui s'échapoit des vaisseaux du Poumon

déchirés. Quelques-unes ont réſiſté à cet accident près de dix ans : après ce temps là leurs règles prenoient les routes naturelles, & ces filles ſe portoient très-bien. D'autres mouroient de conſomption dès la ſeconde ou la troiſième année par ce vomiſſement de ſang.

J'ai trouvé des femmes, qui après avoir eu pluſieurs enfans devenoient ſujettes au vomiſſement de ſang : elles perdoient leurs règles dès l'âge de 28 ans ; & régulièrement tous les mois elles rendoient beaucoup de ſang du Poumon ; elles devenoient phthiſiques, & ne vivoient pas long-temps. J'en ai trouvé d'autres à qui les regles paſſoient par les oreilles, en petite quantité, mais continuellement & ſans ceſſe, nuit & jour ; il n'en paſſoit abſolument plus par la matrice. La ſuppuration ſe mêloit quelquefois à cet écoulement, & ces femmes mouroient bientôt.

Les accidens dont je viens de parler au ſujet des femmes dont les règles ont été ſupprimées, peuvent auſſi arriver aux hommes, quand on leur arrête imprudemment l'évacuation périodique de leurs hémorroïdes. Ils deviennent ſujets alors aux hémorragies du Poumon, à la ſuppuration de ce viſcère, & à la conſomption qui s'en enſuit.

J'ai connu une très-digne famille, où la Pulmonie étoit une maladie héréditaire. De ſept Demoiſelles très-grandes & très-robuſtes, il en eſt mort trois de cette maladie : elle commençoit ordinairement par de fortes hémorragies du Poumon. J'ai été témoin qu'une de ces Demoiſelles rendit en une heure de temps pluſieurs livres de ſang par la bouche. Elle mourut phthiſique des ſuites de ſes hémorragies ſouvent récidivées, ſix mois après l'accident dont je viens de parler. Il eſt à remarquer qu'au-

cune de ces Demoiſelles n'avoit jamais été réglée dans l'ordre où les autres femmes ont coutume de l'être. Tantôt elles voyoient deux fois par mois ; quelquefois elles étoient pluſieurs mois ſans voir ; dans un autre temps elles avoient des pertes affreuſes ; ce n'étoit que confuſion. Pluſieurs d'entre elles ſont devenues mères de famille, & cependant il n'y en avoit pas une qui ne fut ſujette aux hémorragies du Poumon.

CHAPITRE XIII.

De l'Ulcère du Poumon.

Il seroit très-inutile de donner une définition du mot *Ulcère* : tout le monde sait qu'il signifie une plaie dans les parties nobles du corps humain, soit qu'elle suppure ou non. L'Ulcère du Poumon suppure ordinairement, tant à cause de la quantité de sang qui y circule sans cesse, que par rapport à la légéreté de ce viscère qui peut être très-aisément corrodé, dissous, fondu. Presque toutes les fois que le Poumon est enflammé, heurté, coupé, rompu, déchiré, torrodé ; n'importe par quelle cause que ce soit, il peut s'y faire une suppuration plus ou moins grande, & elle s'échappera par la plaie qu'on nomme l'*Ulcère du Poumon.*

Toutes les maladies dont j'ai parlé

précédemment, ſont préciſément celles qui laiſſent de ces Ulcères. La guériſon en eſt plus ou moins difficile à raiſon de leur vétuſté & de l'état de conſomption plus ou moins grande où ils auront réduit le malade. L'Ulcère encore récent peut très-bien être guéri, ſi l'on eſt attentif à en arrêter les progrès par les remèdes balſamiques, qui ſont ſeuls capables de les cicatriſer. Si la conſomption eſt déja fort avancée, l'eſpoir n'eſt pas ſi grand ; il faut redoubler d'attention, de diligence, de ſoins ; il eſt encore poſſible de réuſſir. Mais ſi la conſomption eſt exceſſive, approchant du maraſme, & ſi la maladie a duré pluſieurs années par trop de négligence ou par trop de putridité, tout eſt perdu. De même ſi la maladie eſt cauſée par un vice général des humeurs abſolument dépravées, il n'y a nulle reſſource.

Au contraire, quand le mal n'eſt pas encore trop ancien, & qu'il vient d'une cauſe extérieure comme d'une chute, d'un coup, d'une bleſſure, on a tout lieu de compter ſur un heureux ſuccès. Il n'y a qu'un ſeul cas à excepter; c'eſt lorſque le coup qu'on a reçu à la poitrine a été ſi violent, que l'endroit du Poumon meurtri & enflammé s'eſt fortement attaché à la plèvre: parcequ'alors, la ſuppuration de l'abcès qui s'en enſuit, ne pouvant pas ſe répandre dans la poitrine, il n'y a nul moyen de l'évacuer; que la cicatrice de l'Ulcère eſt totalement impoſſible; les bords en étant trop écartés & attachés aux côtes, ils ne peuvent plus ſe rejoindre, & le fond ne peut jamais ſe remplir par une nouvelle végétation: le malade crache continuellement de la matière; l'Ulcère grandit de plus en plus; il devient très-douloureux; ſouvent il eſt chancreux,

creux ; la toux eſt convulſive ; elle ne ceſſe ni jour ni nuit ; le malade tombe dans un affreux maraſme ; il meurt d'une très-petite fièvre lente, dont ſouvent il n'a pas le moindre ſentiment ; il ne ſe plaint que d'une extrême foibleſſe ; & il paſſe à la mort ſans le ſavoir.

A l'ouverture de ces cadavres on trouve le Poumon attaché aux côtes ; l'Ulcère eſt excavé, reſſemblant à-peu-près à la moitié d'une orange dont on a exprimé le jus ; les bords en ſont durs & livides ; la plèvre eſt épaiſſe & gonflée au même endroit ; la matière a fuſé dans tout le Poumon du côté malade ; de l'autre, tout paroît très-ſain. J'ai vu fort ſouvent cette maladie arriver à des ſoldats, qui avoient reçu quelque bourrade ſur les côtes.

L'Ulcère du Poumon peut être la ſuite de toutes les maladies dont j'ai fait le détail ; rien n'eſt plus impor-

tant que de le prévenir. Il eſt très-difficile de le combattre ; il n'eſt pas impoſſible de le vaincre. Il faut de l'attention pour le bien attaquer ; du courage & de la conſtance, pour lui faire quitter priſe.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Traitement de l'Inflammation du Poumon.

SITÔT que le Poumon eſt enflammé, on le reconnoît à la grande difficulté de reſpirer, à la force de la fiévre, à la toux violente, & le malade ne reſſent pour l'ordinaire, qu'une douleur ſourde à la poitrine. Il faut promptement deſemplir les vaiſſeaux par pluſieurs ſaignées vivement répétées, afin de débarraſſer le Poumon : on doit continuer la ſaignée juſqu'à ce que la reſpiration devienne très-libre, & que la fiévre ait preſque totalement diſparu. Si le malade commence à cracher vers le

quatrieme ou le cinquieme jour, & que la fiévre, auſſi-bien que la difficulté de reſpirer, n'aient pas aſſez diminué, il ne faut pas craindre qu'en continuant de tirer du ſang en petite quantité à la fois, on puiſſe nuire à l'expectoration ; il eſt d'ailleurs très-facile de l'exciter de nouveau. Il n'y auroit pas d'inconvénient qu'elle s'arrêtât un peu ; mais il y en auroit beaucoup à ne pas prévenir la gangrène ou la ſuppuration du Poumon, en négligeant trop la ſaignée. Après avoir ſuffiſamment déſempli les vaiſſeaux, on doit s'occuper à rendre le reſte de la maſſe du ſang plus fluide, & à faciliter l'iſſue des crachats. Les Alkalis & le Nitre purifié font des effets merveilleux, & rempliſſent très-bien la premiere intention ; la ſeconde devient alors beaucoup plus facile, & les ſyrops, les décoctions pectorales fort légères, ſuffiſent pour l'effectuer. Les

huiles & le Spermaceti, qu'on a coutume d'ordonner dans cette maladie, font presque toujours un tort irréparable : au lieu de dégager le Poumon, ils le bouchent absolument ; j'en ai eu la triste expérience, & je les ai proscrits. Il est essentiel, dès le huitieme jour du traitement, quand les grands accidens ont diminué, de tenir le ventre libre par des laxatifs fort légers : la diète doit être très-sévère, & la boisson fort abondante.

CHAPITRE II.

Traitement de la Vomique.

QUAND à la ſuite d'une inflammation du Poumon, il eſt ſurvenu une vomique, & que le malade l'a rendue par la bouche, on doit ſe hâter d'en faciliter l'expectoration totale, par des boiſſons légerement pectorales & miellées; mais elles ne doivent jamais être ni incraſſantes, ni gluantes. Les balſamiques ſeront donnés immédiatement & conſtamment à large doſe, autrement la pourriture ſurviendra bientôt, & le malade mourra empoiſonné par la fœtidité de la matière & de l'ulcère. Le *Maſtich*, l'*Oliban*, le *Benjoin*, la *Myrrhe*, la *Gommme Arabique*, ſont les premiers & les plus ſûrs qu'on doive employer. Les Baumes du

Canada, du Perou, de Copaü, de la Mecque, ſont beaucoup moins propres & moins efficaces : d'ailleurs ils cauſent ordinairement des coliques ou dévoiement, ce ſont des accidens qu'il faut ſoigneuſement éviter. La diète doit être légere, mais pas trop ſévère : il eſt néceſſaire d'éviter tout ce qui eſt acide, tout ce qui eſt gras, épicé, ſalé.

CHAPITRE III.

Traitement de la Péripneumonie fauſſe.

LA Péripneumonie fauſſe étant reconnue par la force de l'oppreſſion, la petiteſſe du pouls, l'abſence de toute douleur à la poitrine, par la ténacité de la ſalive filante & glaireuſe, par la grande pâleur du viſage, par la limpidité de l'urine, qui n'a ni couleur, ni odeur, & enfin par l'âge & le tempérament du malade; on ſe preſſera de faire deux ou trois petites ſaignées tout au plus. On donnera immédiatement après, quatre ou cinq grains d'émétique diſſous dans quatre taſſes d'eau de rivière, dont on fera prendre une taſſe d'heure en heure, obſervant de faire avaler beaucoup d'eau chaude

de chaque fois que le malade a des envies de vomir. J'ai dit qu'il falloit d'abord enveloper les deux jambes d'emplâtres veſſicatoires, depuis le jarrêt juſqu'au talon. Il faut auſſi ſans ceſſe faire paſſer de légers purgatifs, & donner les alkalis volatils pour briſer la lymphe épaiſſe qui bouche le Poumon. Si ces précautions ſont négligées, le malade eſt ordinairement ſuffoqué le troiſième ou le quatrième jour. Si-tôt qu'on aperçoit un peu de mieux, on doit mettre du Nitre purifié dans toutes les boiſſons du malade, juſqu'à la doſe de deux ou trois gros, en vingt-quatre heures. On peut laiſſer ſuppurer ces veſſicatoires pendant un mois, & les diminuer enſuite peu à peu, en retranchant tous les jours quelque choſe de la grandeur de l'emplâtre juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à rien.

CHAPITRE IV.

Traitement de la Pleuréſie.

LE plus sûr moyen d'empêcher la Pleuréſie d'enflammer le Poumon, ou d'y faire naître des abcès mortels, c'eſt de ſaigner ſuffiſamment, & d'exciter à l'extérieur une vaſte ſuppuration, par l'application d'un fort grand veſſicatoire ſur le côté malade. J'ai vu, depuis trente-ſept ans, que cette méthode réuſſiſſoit toujours dans les hôpitaux Royaux, où elle étoit conſtamment préférée par de très-bons Médecins. *Celſe*, nous la recommande à l'article *de laterum doloribus*; *Mead*, la donne pour excellente, & j'ai très-ſouvent eu lieu d'en être ſatisfait. Il eſt impoſſible de trouver des ſecours plus certains & plus prompts, pour prévenir la

ſuppuratation de la plèvre & celle du Poumon, qui s'en enſuit ordinairement. Si la Pleuréſie cependant eſt ſi violente & la maſſe du ſang tellement gâtée qu'on ne puiſſe abſolument prévenir l'abcès; il faudra donner iſſue à la matière par l'inciſion, dès qu'elle ſe préſente à l'extérieur: quand au contraire elle s'eſt épanchée dans la poitrine, il n'y a point à héſiter un ſeul inſtant, il faut faire l'opération de l'empième, & l'on pourra ſauver le malade. Mais ſi la matière paſſe par les crachats, après avoir pourri le Poumon, le traitement eſt exactement celui de la vomique.

CHAPITRE V.

Traitement du Catharre

CETTE petite maladie, qu'on nomme rhume du cerveau, & pour laquelle le vulgaire ne veut jamais être saigné, devient cependant très-fâcheuse fort souvent. Quand elle est sans fiévre, deux purgations suffisent pour la guérir bientôt; mais si la fiévre s'y joint, la saignée est indispensable, à moins qu'on ne veuille s'exposer aux risques d'une sérieuse inflammation du Poumon, comme je l'ai dit précédemment. La seconde espèce de rhume, qui est celui de la poitrine, mérite toute une autre attention : des milliers de personnes périssent de la consomption, qui la suit, quand on l'a trop mépriſée. La saignée réitérée suivant

la violence de la fièvre & de la toux, eſt ſeule capable d'arrêter l'inflammation. Les tiſanes pectorales très-légères, où l'on ne met que peu de ſyrop de Capillaires ou de Violettes, ſuffiſent pour faciliter les crachats ; la diète prudente doit concourir à la guériſon. Si le rhume dégénère en abcès du Poumon, comme il arrive très-ſouvent par trop de négligence, ou par trop de timidité, la maladie doit être conduite comme l'ulcère du Poumon, la vomique, & comme le tubercule ſuppuré.

CHAPITRE VI.

Traitement du Tubercule.

QUAND il ne ſe perce qu'un ou deux tubercules à la fois, la ſuppuration du Poumon n'eſt pas fort grande : elle eſt très-abondante quand ſix ou huit de ces petits abcès ſe rompent en même tems; l'ouverture des cadavres prouve que cet accident eſt aſſez fréquent. La couleur de la matière en eſt ordinairement verte; quelquefois elle eſt jaune; ſouvent elle contient des filets d'un ſang très-vermeil; elle blanchit enſuite comme de la crême, & c'eſt un préjugé très-favorable pour le rétabliſſement du malade. L'*Oliban*, le *Maſtich*, le *Baume de Tolut* ſec, mêlés avec le *Saffran Oriental*, & le *Syrop de Violettes*, font une eſpèce d'électuaire ſouverain, très-capable de

nettoyer & de consolider les ulcères de ces tubercules. Il n'est pas nécessaire de dire que la diète doit être d'alimens faciles à digérer, assez nourrissante cependant ; les boissons très-legeres & prises en grande quantité. Un grand vessicatoire appliqué entre les deux épaules, & qu'on fait suppurer pendant un an ou deux, emporte, conjointement avec les remèdes ci-dessus prescrits, tous ces tubercules importuns & dangereux. Mais si l'on n'y prend bien garde ils sont prompts à repulluler, & ils tuent le malade, quelque résistance qu'on leur fasse.

CHAPITRE VII.

Traitement de l'Asthme.

QUAND l'Asthme est causé par l'adhérence du Poumon à la Plèvre, après une inflammation de poitrine; il n'y a nulle guérison à espérer. Si l'Asthme n'a lieu que parce que le Poumon, après avoir suppuré, s'est trop rétréci, ou bien parce qu'il a trop perdu de sa propre substance, il n'y a pas de soulagement à attendre, excepté ce que j'ai indiqué ci-devant. Mais on peut vivre 40 ans avec une difficulté de respirer. Quand l'Asthme dépend du gonflement de la membrane qui double l'intérieur de toutes les bronches, ou de l'obstruction des glandes du Poumon, on le guérit par l'usage des fondans. Les meilleurs que l'on puisse em-

ployer, ſont la Gomme Ammoniaque mêlée aux Sels Alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils. Il eſt rare que ces remèdes prudemment adminiſtrés immédiatement après deux petites ſaignées de ſix onces chacune, n'emportent toute la maladie en moins de ſix mois.

L'Aſthme produit par une trop grande abondance de phlègmes glaireux & tenaces, doit être combattu par les remèdes inciſifs. Le Sel de Succin, celui de corne de Cerf, le Sel Ammoniac, mêlé à la fleur de Soufre, & liés enſemble avec du Syrop de Guimauve, doivent être préférés aux autres : ce remède fait rendre par jour une livre ou deux de glaires, qui ſortent du Poumon avec facilité : j'en ai vu rendre par cette compoſition, juſqu'à une demi livre dans une demi heure de temps, le matin à jeun. Dès qu'on a remarqué que la quantité en eſt beau-

coup diminuée, & que le malade touſſe moins ſouvent & moins fort, il faut lui faire prendre une décoction faite avec une once de racine de Bardanne & une once de bois de Gayac rapé, bouillis dans une pinte d'eau de rivière, juſqu'à diminution d'un tiers ou de moitié; il avalera cette quantité en quatre fois, tous les jours : ce qu'il faudra continuer pendant un mois ou deux. Alors la toux & les crachats ayant totalement diſparu, il faut donner un mêlange de parties égales de Quinquina, de Cachou, & de Myrrhe, broyés dans du Syrop d'Oranges amères, juſqu'à conſiſtance d'électuaire : il faut en faire prendre vingt grains le matin à jeun, & autant le ſoir en ſe couchant. La diète ne doit pas être trop ſévère; il n'eſt queſtion que d'éviter la viande, le vin, le lait, & abſolument tout ce qui eſt gras. Rejettez ſur-tout le Laudanum

& l'Opium; rien n'eſt plus funeſte dans les maladies du Poumon, ſurtout quand il y a une ſuppuration, ou une grande expectoration. Preſque tous ceux qui en prennent pour calmer la toux, ou pour trouver un peu de ſommeil, le paient beaucoup trop cher; cela leur coûte la vie.

L'Aſthme pétrifié eſt le plus redoutable; il ne laiſſe preſque pas d'eſpoir. Les Eaux thermales purgatives, priſes au Printems & à la ſource, le guériſſent cependant quelquefois. Il faut commencer par ôter ſix ou huit onces de ſang du pied, &, après deux jours de repos, le malade boira le matin deux verres d'eau, de quatre onces ſeulement, pris chacun à une heure de diſtance, & augmentera d'un verre tous les jours, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ſix ou huit, ſuivant l'effet qu'elles produiront. Dès que le malade commencera à rendre les pierres du Poumon

par la toux, on pourra augmenter la dose des eaux & les continuer deux mois, en laissant quelques jours d'intervalle de temps à autre : c'est à la prudence du Médecin à diriger l'affaire du traitement.

La respiration étant devenue plus libre, la toux étant fort diminuée, il faudra ôter encore six onces de sang du pied, & quatre jours après mettre le malade au bain desdites eaux thermales, observant avec le plus grand soin qu'elles ne soient pas trop chaudes, & de n'y laisser le malade que quinze minutes tout au plus. Si la difficulté de respirer n'augmente pas par l'usage des bains, le malade guérira ; pourvu qu'après les avoir continué quinze jours, on lui fasse prendre un mêlange de parties égales de Gomme Ammoniaque & d'Ethiops minéral, auquel on ajoute un huitième de Sel de Succin, le tout lié en forme d'électuaire avec

une ſuffiſante quantité de Syrop de graines de Carvi. Mais ſi les bains paroiſſent gêner la reſpiration, il faut d'abord les ceſſer, recommencer à boire les eaux pour douze jours, & faire, immédiatement après, uſage de l'électuaire que je viens de preſcrire. On en prendra vingt grains, trois ou quatre fois par jour, à des heures commodes & loin des repas : cela doit ſe continuer pendant ſix ou huit mois. Pluſieurs perſonnes ont été très-bien guéries par cette méthode.

CHAPITRE VIII.

Traitement du Poumon gâté par le virus vénérien.

SI cette multitude innombrable de Poumoniques qu'on voit par-tout en Europe, étoient assez prudens pour confesser ingénument à leurs Médecins, que la consomption dont ils sont accablés, peut avoir pour principe quelque teinte de virus vénérien, on en guériroit les trois quarts & demi : mais ce n'est ordinairement que trop tard, & après bien des tentatives inutiles, que le Médecin apprend la vraie cause de la maladie. C'est toujours beaucoup que de l'apprendre enfin ; on sçait au moins la route qu'il faut prendre ; & il n'est plus question que d'examiner si elle est encore praticable. Quand on peut

encore ſe flatter de vaincre les difficultés preſque inſurmontables, il ne s'agit plus que d'employer de la ſagacité & beaucoup de prudence. Le mercure n'eſt certainement pas fort ami d'un Poumon ſuppuré, il faut y faire attention, & bien prendre garde qu'il n'achève de le détruire. Cependant, dès qu'on eſt aſſuré que la ſuppuration du Poumon eſt vérolique, il faut, avec tout le ménagement poſſible, préparer le malade à recevoir de très-légères frictions mercurielles, données à des diſtances fort éloignées, continuées juſqu'à ce qu'il ait paſſé une ſuffiſante quantité de mercure dans le ſang, & que les ſymptomes annoncent que le virus a été frappé. Les remèdes balſamiques, le régime, doivent concourir en même tems à une parfaite guériſon, qu'on peut ſouvent obtenir quand le malade eſt encore jeune, & qu'il lui reſte encore aſſez de force.

Il eſt très-important d'éviter toute ſalivation, & il ſe faut bien garder d'excéder la doſe de mercure ; pour peu qu'on ſoit imprudent, la mort du malade eſt certaine en peu de temps.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Traitement des maladies du Poumon, causées par le mauvais air.

LE mauvais air qu'on respire, peut causer beaucoup de sortes de maladies putrides toutes différentes. Celles qu'il cause dans le Poumon, sont ordinairement des abcès, accompagnés d'une fièvre assez redoutable par elle-même. Cette fièvre ayant été habilement combattue par un Médecin expérimenté, il ne lui reste plus qu'à tarir la suppuration que le malade rend par la bouche, & à cicatriser l'ulcère du Poumon, qui le tueroit, s'il étoit négligé. Les Cordiaux, les Volatils, les Balsamiques combinés & mêlés, suivant la nature des accidens, sont

les remèdes ſur l'uſage deſquels il faut inſiſter conſtamment & long-temps.

CHAPITRE X.

Traitement du Poumon flétri.

EN ſuppoſant que le Poumon ſoit flétri par l'abus du plaiſir vénérien, ſans qu'il y ait eu la moindre ſuppuration; c'eſt l'eſtomac qu'il faut d'abord fortifier. L'appetit ſera plus vif, les digeſtions ſeront meilleures, le chyle paſſera en plus grande quantité dans le ſang, tous les ſolides reprendront de la force, bientôt le Cœur & le Poumon ſe prêteront des ſecours mutuels; l'un & l'autre retrouvera ſa première vigueur, & la machine humaine, qui n'étoit qu'à deux pas de ſa deſtruction, ſera bientôt en état d'exécuter ſes fonctions naturelles. Ce ſeroit la même choſe ſi la flétriſſure du Poumon & la conſomption qui l'accom-

pagne, étoient causées par la tristesse, ou par le défaut de nourriture. On doit commencer la guérison de cette indisposition par l'usage des Eaux de Spa, prises à la source; il est inutile de faire au malade la moindre préparation; c'est-à-dire, qu'il ne faut ni le purger, ni le saigner: l'une ou l'autre pourroient l'accabler. Il commencera par prendre deux verres de l'eau du Pouhon, tiéde au bain marie: les jours suivans on augmentera d'un verre, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à en prendre huit ou dix tous les matins; alors il prendra l'eau froide naturelle, telle qu'elle est à la source. L'appétit sera bientôt augmenté; on pourra le satisfaire au dîner avec de très-bons alimens; boire encore le soir quatre verres d'eau, & ne pas souper, à moins que la faim ne soit pressante. La promenade, l'exercice modéré, le bon air, doivent contribuer au

retour des forces. J'ai vu sur le lieu, où il y avoit des sources minérales, tant à Spa qu'ailleurs, qu'il ne falloit pas trois semaines pour rétablir des gens épuisés & presque désespérés, qu'on avoit apportés en litière.

Quand on s'aperçoit que l'eau du lieu qu'on a préférée n'est pas assez active pour rendre les forces aussi promptement qu'on l'avoit espéré, il faut faire prendre au malade un Electuaire, composé de quatre gros d'extrait de Quinquina, un gros de Poudre d'écorces d'Oranges amères, trente-six grains de Sel d'Absinthe, mêlés avec du Syrop de Roses, autant qu'il en faut pour lier le tout. La dose est de vingt-quatre grains le matin à jeun, avant d'aller à la source, & autant le soir en se couchant. Les bouillons restaurans, les Gelées de viande, & une bonne table, achèveront de rétablir le malade, & certainement cela ne

ſera pas long. Si, au contraire, on s'aviſoit de le mettre au lait pour toute nourriture, on ne tarderoit pas à s'en repentir : tout iroit de mal en pis, juſqu'au tombeau.

CHAPITRE XI.

Traitement du Vomiſſement de ſang.

SI le vomiſſement de ſang cauſé par l'hémorragie du Poumon, eſt l'accident qui puiſſe devenir le plus promptement mortel, il eſt auſſi celui qui demande les ſecours les plus vifs & les mieux entendus. Rien n'eſt plus fréquent que ces ſortes d'hémorragies; rien n'eſt plus foible que les moyens qu'on emploie pour les arrêter. Séduit comme tout autre par l'autorité des hommes à grande réputation, j'ai dans les premiers pas de ma pratique donné les Terres aſtringentes, les Bols, & toute cette quantité de remèdes ſans force & ſans vertus, qu'on preſcrit pour l'hémorragie du Poumon. Les effets n'ayant pas répondu à mon attente;

je les ai tous abandonné, & j'ai eu recours à l'Esprit de Vitriol dulcifié. Ce remède seul agit merveilleusement; il arrête d'abord des vomissemens de sang capables d'effrayer le Médecin le plus intrépide. Quel est celui qui verroit sans s'allarmer, un malade rendant quatre livres de sang du Poumon en moins d'une demie heure de temps ? (*) J'ai vu des centaines de Militaires en rendre en ma présence plusieurs livres en un moment. Ce n'est pas dans ce premier instant qu'il faut penser à la saignée du pied, on ne réussiroit jamais; on ne feroit que précipiter la mort. Il est question d'abord de crisper & de resserrer très-promptement la rupture des vaisseaux, & d'y former un caillot du sang extravasé qui se trouve à l'ouverture de ceux qui sont déchirés : il ne faut pas une

(*) *New practice, by P. Shaw.*

demi

demi heure pour réuſſir. Deux gros d'Eſprit de Vitriol dulcifié, donnés dans un verre d'eau froide, arrêtent le ſang à coup sûr. Deux heures après il faut encore donner le même remède à la même doſe; & ſix heures enſuite, ſi le malade ne dort pas, il faut le ſaigner du pied très-amplement. On pourra ſe contenter après cela de lui faire prendre un demi gros d'Eſprit de Vitriol dulcifié, toujours dans un verre d'eau froide, de ſix en ſix heures ſeulement. C'eſt par cette méthode que j'ai toujours arrêté les hémorragies du Poumon. Ceux qui ont écrit ſur la Pharmacologie, preſcrivent ce médicament à la doſe de dix, ou de vingt, juſqu'à trente gouttes. Mais j'ai oſé paſſer leurs ordres de beaucoup: j'en ai fait prendre dans des cas preſſans pluſieurs onces en moins de vingt-quatre heures; & j'ai par ce moyen conſervé la vie à de braves Citoyens. J'avois

quantité de fois eu lieu de me convaincre qu'on ne réuſſiſſoit pas auſſi ſouvent qu'on le devroit dans la pratique, parcequ'on étoit trop aſſervi à donner les médicamens en trop petite doſe ; ſur-tout dans les grands accidens, où la perte d'un ſeul moment peut cauſer celle du malade.

Sitôt que le vomiſſement de ſang eſt arrêté, il faut mettre le malade à une diète reſtaurante, mais de très facile digeſtion : tout ce qu'il boit & tout ce qu'il mange doivent être froids : il ne faut point de chaleur ſenſible dans ſa chambre en Hiver ; en Eté il faut la refroidir. Après quinze jours de cette ſévérité, on ſe relâche un peu ; c'eſt le temps où la rupture du Poumon commence à ſuppurer ; le reſte du ſang extravaſé ſe convertit auſſi en matière ; l'Ulcère ſe forme. Il arrive cependant très-ſouvent que la ſuppuration n'a pas lieu ; mais ſi elle ſurvient, il faut néceſſairement

recourir promptement aux balsamiques dont j'ai parlé au traitement de la Vomique & du Tubercule, pour consolider & cicatriser la plaie suppurante du Poumon. Le régime, l'air pur, un peu de promenade, le mouvement du cheval, celui du carosse, contribueront au rétablissement du malade. Cette méthode d'arrêter l'hémorragie du Poumon, doit être suivie dans tous les cas où elle se présente, n'importe par quelle cause que ce soit. Si elle est produite par la suppression des règles, on doit d'abord empêcher qu'elle ne devienne mortelle, & on l'arrêtera comme les autres. Mais il est question chez les femmes, immédiatement après qu'on a arrêté l'hémorragie en resserrant les vaisseaux qui ont été rompus dans le Poumon, de travailler promptement à ouvrir ceux de la matrice. Les petites saignées du pied, les demi-bains, & les laxatifs prudemment

adminiſtrés, rappelleront les règles à leurs routes naturelles ; & l'hémorragie du Poumon ceſſera dès que ces femmes ſeront bien réglées. Si la ſuppuration du Poumon avoit lieu chez elles à la ſuite du vomiſſement de ſang, il faudroit leur donner les remèdes & les ſecours que j'ai preſcrits pour les hommes.

CHAPITRE XII.

Traitement de l'Ulcère du Poumon.

RIEN n'eſt plus fréquent ni plus ridicule dans la ſociété, que d'entendre ſans ceſſe les hommes diſputer ſur les mots, & de les voir ne prendre jamais la choſe dont il eſt eſſentiellement queſtion, que pour le moindre objet de la diſpute. Il n'y a pas huit jours que j'eus encore un nouvel exemple de cette futilité d'eſprit, qui n'aperçoit que des nuances frivoles de diſtinctions inutiles & qui eſt toujours prévenu ou paſſionné au point de ne jamais voir les faits les plus ſenſibles & les plus frappans. Il étoit queſtion du mot *Ulcère*, à l'occaſion d'un Poumon ſuppurant & je crois que la conteſtation dure encore. Certainement, ceux qui ne

peuvent dans les accidens les plus redoutables, s'occuper que de minuties, de distinctions, & de disputes, méritent bien qu'on les leur laisse en partage.

Toutes les fois qu'il y a suppuration au Poumon, il y a nécessairement ou une plaie, une déchirure, une blessure, une érosion, ou enfin une solution de continuité quelconque; & c'est aussi tout ce qu'on a coutume de nommer *Ulcère*, en prenant ce mot dans sa signification la plus étendue. Cet Ulcère peut être situé à l'extérieur du Poumon, avec ou sans adhérence à la plevre; il peut être placé partout dans l'intérieur de ce viscère, & il sera très-souvent la suite des maladies & des accidens dont j'ai parlé dans ce Traité. Les uns ou les autres de ces accidens auront fait naître une rupture du Poumon, un Abcès, une Vomique, des Tubercules, ou une Empième, & le

fond de l'un ou de l'autre formera l'Ulcère.

Il n'y a qu'une seule maladie suppurée du Poumon, qui ne dépende point d'un Ulcère particulier : c'est lorsqu'il est totalement infiltré de matière, sans la moindre apparence de plaie. Mais cependant, cet état même dépend uniquement d'une infinité de petits Ulcères dans la substance des parties constituantes du Poumon, & ce sont eux qui fourniſſent à l'étonnante quantité de suppuration que crache le malade. Chacun peut s'en convaincre par l'ouverture des cadavres de ceux qui meurent de cette maladie : on ne trouvera pas un seul point dans toute l'étendue du Poumon, d'où il ne transſude une matière suppurée très-blanche, très-légère, & bien digérée.

Il est peu possible de nettoyer, de consolider, & de cicatriser les parties suppurantes du Poumon, sans

avoir recours aux remèdes balsamiques : ce sont absolument les meilleurs, les plus efficaces, & les seuls capables de tarir le fond d'une suppuration. La variété des alimens, les boissons, la diète, le régime, ne sont que les accessoires ; ils ne doivent être dirigés que suivant l'âge, le sexe, le tempérament, le climat, l'ancienneté & la force de la maladie. C'est l'affaire du Médecin intelligent & éclairé, de saisir & de suivre habilement les différentes indications dont la variété est infinie.

Il faut bien prendre garde que dans le traitement de la suppuration du Poumon, la diète ne soit pas trop sévère. Toutes les fois que le malade est trop peu nourri, les pertes qu'il fait sans cesse l'affoiblissent de plus en plus : son sang s'aigrit, il s'appauvrit, il se charge d'une grande quantité de la suppuration ; il pourrit enfin, & le malade en meurt em-

poiſonné. C'eſt par cette raiſon que ſur cent malades que l'on met au lait pour toute nourriture, on en perd la moitié. Cet aliment eſt très-diſpoſé à s'aigrir, à pourrir, à donner le ſcorbut; il eſt incapable de ſoutenir un Adulte; il faut abſolument y joindre quelque choſe de plus reſtaurant & de moins corruptible; on doit d'abord le rejetter comme funeſte s'il cauſe le dévoiement. Il y a tant d'autres nourritures qui n'ont pas les défauts ni les inconvéniens du lait, & qui ſont infiniment plus ſaines, qu'il ſemble qu'on ne devroit pas tant inſiſter ſur celle-là, ou n'en pas tant abuſer. Si l'on dit encore que c'eſt la mode, & qu'il n'y a pas moyen de s'en défendre; on peut ſe ſouvenir que les modes ne ſont faites que pour ceux qui manquent de reſſources. Il ne doit plus être queſtion de ſuivre la mode, quand il eſt queſtion de ſauver la vie.

Lorsqu'on juge à propos de faire prendre du lait aux malades, il faut préférer celui d'Anesse : le lait de Vache est trop gras & trop pesant ; celui de Chèvre est trop pierreux & trop puant. Si le malade prend du lait le matin à jeun, & en se couchant le soir, c'est assez : il doit prendre à dîner des alimens légers, très-sains, & nourrissans. La variété en est fort grande, on a beaucoup de quoi choisir.

FORMULES.

Prenez, Gomme Arabique,
Oliban,
Mastic,
Benjoin,
Baume de Tolut sec, de chacun trois gros.
Mirrhe,
Saffran Oriental, de chacun un gros.

Le tout étant réduit en poudre &

passé au tamis, on le mêlera avec de la Conserve de Roses, & ensuite on y ajoutera du Syrop de Violettes autant qu'il en faut pour rendre cette espèce d'électuaire d'une consistance convenable.

AUTRE MANIERE.

Prenez les Baumes précédens à dose quadruple ; faites-les dissoudre dans de l'Esprit de Vin en les tenant au Bain de sable plusieurs jours. Alors passez la liqueur, & mettez-là dans un vase de Porcelaine, évaporez lentement tout l'Esprit de Vin jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un extrait assez mou. On pourra le faire prendre aisément en bols, à la dose prescrite. On peut varier ces différens ingrédiens ; y en ajouter ou en retrancher suivant les indications & les symptômes particuliers qui accompagnent les maladies du Poumon. C'est aux Médecins à juger de

la néceſſité d'ajouter ou de ſupprimer. Il eſt ſouvent indiſpenſable d'y joindre le Cachou, l'Extrait de Quinquina, la Poudre de Racine de Guimauve, le Sel d'Abſynthe, ou la Fleur de Soufre : cela dépend des accidens.

FIN.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Traité des maladies du Poumon, par M. Coſte, Médecin*, & je n'ai rien trouvé dans cet Ouvrage qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 17 Novembre 1766.

MACQUER.

Le Privilége eſt au Traité de la Goutte, du même Auteur.

CORRECTIONS.

Page 5. *ligne* 16. le preſſer, *liſez* ſe preſſer.
Pag. 7. *lig derniere*, humeur, *liſez* tumeur.
Pag. 8. *lig. dern.* la peſanteur, *liſez* ſa peſanteur.
Pag. 55. *lig.* 9 des, *liſez* ces.
Pag. 86. *lig.* 16. torrodé, *liſez* corr dé.
Pag. 95. *lig.* 5, dévoiement, *liſez* le dévoiement;
Pag. 116. *lig.* 12. tiede, *liſez* tiédie.